



HAL
open science

Géographie relationnelle dans la ville ordinaire (vol.1) / Les conditions de la recherche (vol.2)

Frédéric Barbe, Aziz Kali, Fanny Vuillat

► To cite this version:

Frédéric Barbe, Aziz Kali, Fanny Vuillat. Géographie relationnelle dans la ville ordinaire (vol.1) / Les conditions de la recherche (vol.2). [Rapport de recherche] PUCA / DGALN - Ministère de l'écologie, de l'énergie, du développement durable et de la mer. 2016. hal-01619604

HAL Id: hal-01619604

<https://hal.science/hal-01619604>

Submitted on 8 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

PUCA- RAPPORT FINAL

Frederic Barbe
Aziz Kali
Fanny Vuillat

Avec la participation de Jean-Michel Roux

GÉOGRAPHIE RELATIONNELLE
DANS LA VILLE ORDINAIRE

VOLUME 1

LES CONDITIONS
DE LA RECHERCHE

VOLUME 2

Commanditaire de la recherche

MINISTÈRE DE L'ÉCOLOGIE, DU DÉVELOPPEMENT DURABLE, ET DE
L'ÉNERGIE

DGALN, PLAN URBANISME CONSTRUCTION ARCHITECTURE

Marché signé le : 13 décembre 2013,

Numéro du marché : 13 PUCA 13 / 1505029150

VOLUME 1, P. 1 - 94

**GÉOGRAPHIE RELATIONNELLE
DANS LA VILLE ORDINAIRE**

expertise partagée en vallée du gier

VOLUME 2, P. 95 - 202

LES CONDITIONS DE LA RECHERCHE

chronologie, réseau d'acteurs,
journal de bord, carnet photographique



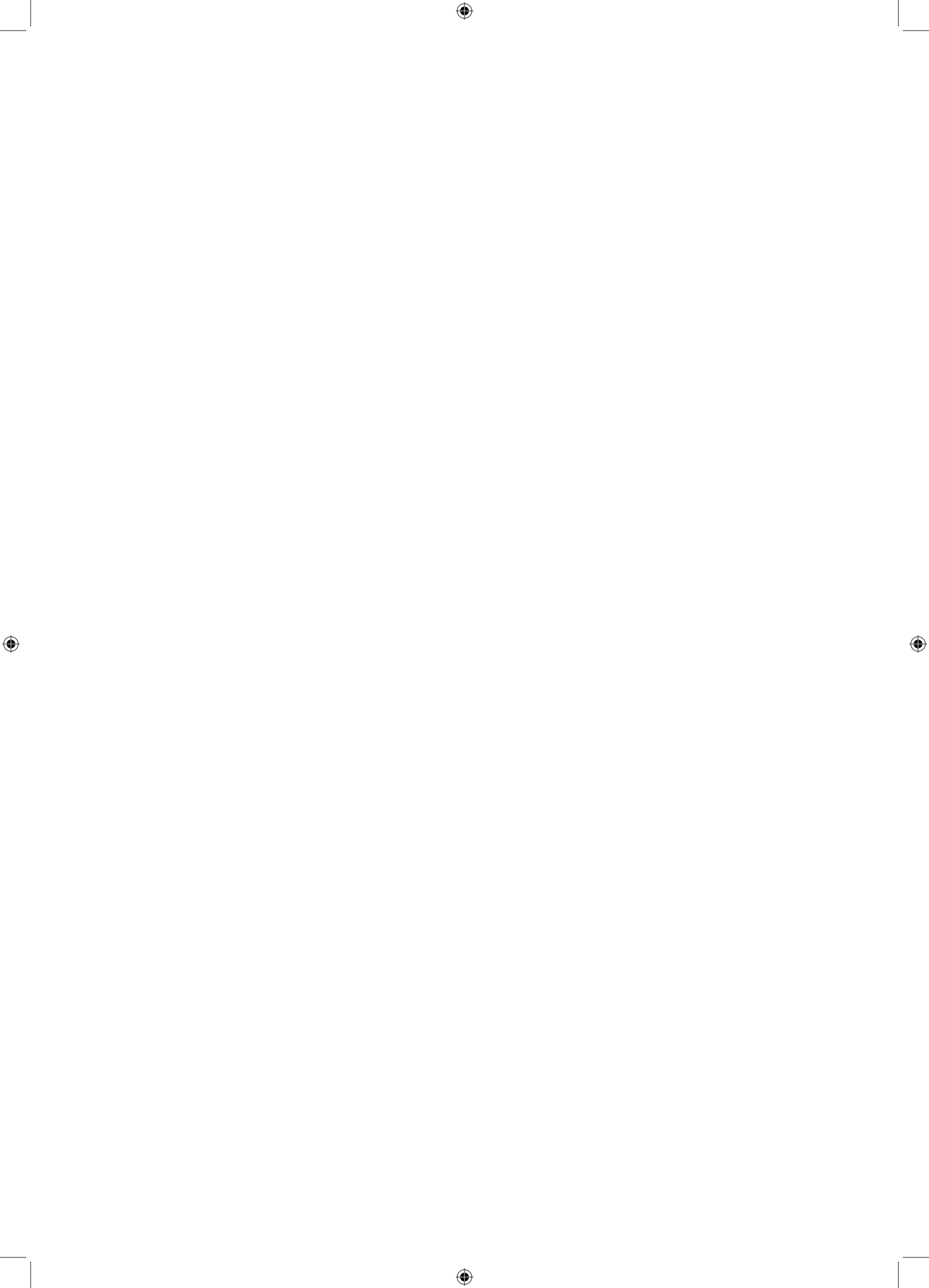


VOLUME 1

GÉOGRAPHIE RELATIONNELLE DANS LA VILLE ORDINAIRE

EXPERTISE PARTAGÉE EN VALLÉE DU GIER

JANVIER 2016



I ntroduction

CHERCHER, COPRODUIRE - CHERCHER À COPRODUIRE

Notre recherche, celle dont il est fait récit maintenant, est le produit d'une réponse gagnante à un concours de recherche intitulé « Ville ordinaire et métropolisation ». Notre participation à cet appel d'offres scientifique ouvert par le Puca (Plan Urbanisme Construction Architecture) à la fin de l'année 2013 a été construite aux conditions actuelles de la recherche, c'est-à-dire très loin d'agendas idéaux et de la croyance naïve en une scientificité qui marierait, comme dans un manuel du vrai pour étudiants magnifiques, objectivité et neutralité dans une recherche incontestable. Bien d'autres mots (maux) pourraient montrer comment la recherche est affectée des mêmes tendances que la vie sociale : préjugés, vanités, obsessions, carrières, urgences, précarités, saturations, malentendus, éclatements, concurrences, obsolescences, etc. Pratiquer notre métier de chercheur a donc été pour nous, ici, en vallée du Gier, riche des confrontations entre théorie et pratique, apparence et réalité, fantasme et action, mais aussi des croisements entre des mondes socio-spatiaux, des expériences individuelles et des modes de penser, d'agir et d'être au monde - un grand enrichissement intellectuel et humain et il faut en remercier les habitant-e-s.

Le premier volume du rapport intitulé « Expertises partagées en vallée du Gier, pour une géographie relationnelle dans la ville ordinaire » répond aux questions posées dans notre projet scientifique de 2013 devenu recherche concrète, remaniée, incrémentale, vivante, rétive, jouissive pendant deux années pleines, de janvier 2014 à décembre 2015. Nous

pensons qu'il donne aussi à voir un « après » de la recherche, c'est-à-dire la possibilité que la recherche ait interagi, laissé une trace dans le territoire et la société locale, comme le territoire et la société locale ont laissé leur trace dans la recherche. Ce premier volume se compose de quatre grandes parties.

Dans « Façons et contrefaçons », nous expliquons notre méthodologie aux frontières de l'invisible de la recherche : ce que font vraiment les chercheurs et comment ils « bougent », ce que nous ne savons presque jamais des « façons » comme disent les paysans ou les artisans, comme disent les « gens », mais aussi des « contrefaçons » comme disent les escrocs, les douaniers et les juges. Peut-être amenons-nous ici des matériaux sur ce que sont ou peuvent être la géographie et l'urbanisme en pratique, lorsqu'ils sont davantage partagés avec des habitants.

Dans « Situations provoquées », nous détaillons les outils de coproduction de la recherche. Deux d'entre-eux étaient au cœur de notre réponse, le numérique et l'écriture, mais d'autres sont apparus. Nous apportons ici une expérience de création de situations « artificielles », mais en même temps indépendantes des collectivités et largement coproduites avec des habitants. En nourrissant la mémoire des gens et des lieux, ces situations provoquées s'inscrivent également matériellement dans la durée, par l'existence assurée pour quatre ans d'un « labo numérique » en ligne, par la production et la diffusion en 2016 d'un « guide indigène de détourisme de la vallée du Gier », livre papier. Interaction n'est pas ici un vain mot.

Dans « Langues ordinaires », nous esquissons la géographie d'un environnement non dualiste, où la langue, la société et le territoire sont indissociablement liés. En montrant comment les langues institutionnelles s'arrangent et se conduisent en société, en exposant l'ampleur considérable de l'oralité, du populaire au populisme, arc-en-ciel langagier au difficile et parfois impossible passage à l'écrit, en tentant de montrer ce que serait une possible bibliographie de la vallée du Gier (et non relative à la vallée du Gier), en posant qu'il existe une grammaire urbaine du territoire et que celui-ci fait langue, nous voulons attirer l'attention sur le fait que la participation, c'est d'abord de la langue, et le plus souvent, ordinaire.

Enfin, dans « Formes locales de la ville ordinaire », nous venons sur l'envers et l'à-côté du rouleau compresseur communicationnel métropolitain et de ses « propagandes nécessaires ». Dénigrement et auto-dénigrement des habitants et du territoire, du stigmaté urbain parfois racialisé au théâtre de la jactance, mais aussi attachement, droit à l'immobilité (dissimulant mal une mobilité réticulaire forte) et sentiment

que la vallée, c'est d'abord un réseau humain. La question des autonomies (dans tous les sens de ce mot) prend en charge les questions de valeurs, de ressources, de qualités et de développement humain, au sein d'un ensemble d'échelles, limites et contradictions en évolution constante. C'est aussi l'occasion d'une figuration des représentations autochtones du territoire.

À la suite de ce retour scientifique et méthodologique, le volume 2 de notre rapport intitulé « Les conditions de la recherche » établit le contexte de travail d'un point de vue technique (équipe, résidences, chronologies et cartographies), mais aussi sensible (chroniques et cahier photographique). Il donne enfin les fiches techniques des deux outils appelés à durer dans le territoire, labo numérique et guide indigène, et les conditions possibles de leur propre autonomie dans la société locale. Ce rapport s'entend avec ces deux outils, partie intégrante du projet, de la conduite et des résultats de la recherche. ■

Chap. 1

FAÇONS ET CONTREFAÇONS

Et pourtant derrière cette absence d'attraits presque flagrante, c'est comme si s'insinuait une sorte de noblesse, de dignité : peut-être cette fierté propre aux terres ingrates, un liséré très fin, à peine dicible, passant clandestinement entre l'abandon et la résistance. Il faudrait descendre à chaque station et vérifier, de Givors-Canal à Saint-Chamond, longer chaque usine défaite ou maintenue, aller voir chaque rue du côté des pavillons récents comme des logements créés pendant la révolution industrielle - ainsi ces casernes où habitaient les ouvriers des verreries, et qui, avec leurs galeries superposées, ont quelque chose de méridional, de piémontais. Mais, voilà,

c'est comme partout, ou presque, on ne peut faire que passer, qu'effleurer, si immense que puisse être (et elle l'est) la levée des souvenirs probables, choses de rien mises bout à bout pour former un monde et le soutenir à la face de ceux qui s'y tiennent et qui sont là, homme qui bêche dans son jardin, enfant rentrant de l'école, vieille femme descendant du train, adolescents bruyants qui y montent ...[Jean-Christophe Bailly, 2011, **Le dépaysement, voyages en France, Le Seuil**].

Introduction

Sans revenir ici trop longuement sur la manière dont les appels d'offres scientifiques de type Puca circulent, échauffent, structurent et conditionnent l'économie générale de la recherche et les activités des chercheurs, nous voulons d'abord montrer comment la commande extérieure agit les chercheurs et produit des formes effectives de recherche. Ces appels d'offres sont des opportunités compétitives, nous le pensons, plus souvent vécues dans l'urgence de s'en saisir et de gagner (de l'argent, des postes, des récompenses) que dans la réflexivité d'un groupe de chercheurs amateurs de slow science, la science qui n'est pas pressée, qui n'est pas dans l'urgence de sa survie ou de sa reconnaissance. Cela s'est aussi vérifié dans notre cas (et dans le cas de projets montés au même moment et dont nous avons alors connaissance). Disons-le clairement : cela sent l'aubaine et l'instrumentalisation et toute la recherche contemporaine en est imbibée, certainement. Mais cela provoque aussi une situation-limite intéressante : nous montons le projet en partie à distance, dans une temporalité courte, évoquons de multiples terrains sans avoir le temps de les partager vraiment, nous nous envoyons à la figure idées échafaudées, hypothèses géniales, lectures incroyables, intuitions folles, ressentis intimes, nous faisons des calculs et tirons des plans sur la comète. Nous dirions bien alors que nous bruissions et nous rapprochons du ou des points d'ébullition scientifique. C'est la face du

savoir en train de s'imaginer au travers d'une relation fantasmée, dans un terrain, avec la société. C'est aussi notre premier projet de recherche de cette envergure, financé par une institution reconnue pour la qualité de ses propositions et l'ouverture d'esprit de ses démarches. Du fol bruissement va peu à peu naître un projet resserré à un territoire que nous pensons petit et maîtrisable (après avoir éliminé pour démesure un territoire sous influence aéroportuaire au sud de Nantes, ou une banlieue grenobloise) et à une co-construction participative utilisant deux outils principaux, le numérique et l'écriture.

Bien sûr, le terrain nous dit vite autre chose. Cet ensemble de lieux, de gens et d'interactions sociales et environnementales nous fait vite comprendre que la vallée du Gier, c'est grand et même immense. Un instant de doute : nous engageons finalement une recherche assez courte (un an et demi effectif avant l'écriture du premier brouillon du rapport final) dans un territoire sociologiquement et politiquement éclaté, assez, voire très vaste, sinueux et hétérogène, plein de frontières, de creux et d'impasses offertes aux « gars du Cnrs », sobriquet dont l'un de nos informateurs nous affuble rapidement. Un chercheur de l'équipe est originaire de la vallée, du terrain de recherche, qui est donc le terrain de jeu de sa propre enfance et de son passage à l'âge adulte. Ce terrain, il l'a quitté et vit ailleurs. Cette situation est fréquente, en tous cas dès que l'ambition implique une démarche de type relationnelle et anthropologique, une mise en jeu réelle du chercheur. Elle est, par exemple, longuement développée dans la partie méthodologique de *La galère, jeunes en survie* (Dubet, 1987), travail de recherche dans des quartiers populaires d'habitat social, utilisant à la fois une sociologie de l'expérience et les principes adaptés de l'intervention sociologique, ou encore dans *La France des petits moyens* (Cartier et al., 2008), fondé sur une recherche de proximité à l'échelle d'un quartier pavillonnaire. Autour du populaire, cette entrée par la présence d'un chercheur natif, sinon indigène, dans l'équipe, précède souvent le choix du terrain et oriente ensuite fortement la recherche. En un sens, elle la rend possible. Elle traduit aussi l'éloignement progressif et devenu habituel de la recherche et du populaire. Cette entrée et cet ancrage par le chercheur natif a ses richesses et ses limites. La posture de l'étranger radical, ou mis en écho par quelque signe familier quoique étranger (une autre ville, un autre club de football, une activité professionnelle complémentaire), produit d'autres effets, eux aussi balancés. Et toutes les autres postures et positions intermédiaires de la proximité, d'en être ou pas, des autres chercheurs.

Cette tension dans l'immersion - de celui qui sait, d'une sociabilité, d'un réseau familial et amical, d'une époque, d'un point de vue, à celui

qui est idiot et ne sait rien, découvre tout, elle s'est résolue dans notre cas d'abord par une localisation préférentielle du projet de recherche. La rencontre avec le directeur de l'Imprimerie Théâtre de Rive-de-Gier, un natif de la commune habitant Saint-Etienne, qui dirige ce petit lieu culturel en délégation de service public depuis plusieurs années, nous permet de poser nos valises. C'est une forme tranquille d'indigénisation, un observatoire de la vallée et une plate-forme concrète que nous allons (et qui va nous) solliciter à plusieurs reprises pour le travail avec les étudiants, les événements participatifs, l'entrée dans des réseaux associatifs (plutôt ceux du territoire et de l'éducation populaire) et le microcosme politique et institutionnel (les élus locaux, les instances métropolitaines). Mais c'est aussi en combinant les échelles que nous arrivons à mieux nous entendre dans le concert de la recherche, et c'est au fond, la manière dont les habitants de la vallée usent eux aussi des échelles, qui a constitué notre matière principale. S'installer dans un lieu, y disparaître un peu (au sens d'une relocalisation indigène), entrer dans et combiner des réseaux, des échelles (les nôtres dans nos interactions de chercheur, celles des habitants indépendamment de nous). Tout cela naît d'une disponibilité incrémentale, d'une empathie qui a pour nom scientifique l'attention flottante. Celle-ci, les contre-entretiens réflexifs nous en ont donné une lecture extérieure, est porteuse de contradictions : si elle est conviviale, certainement, et efficace dans bien des domaines, si elle ouvre des portes et suscite la curiosité, elle demeure peu lisible pour certains acteurs habitués ou s'attendant à une démarche professionnelle segmentée, précise, à une tâche bien définie. L'attention flottante peut n'être pas rassurante. ■

1.1 Indigénisation

La thèse de « l'indigénisation de la modernité » est avancée au début des années 1990 dans plusieurs articles et sera fréquemment reprise depuis. Elle vise en premier lieu à réfuter l'idée largement partagée, y compris parmi les anthropologues, selon laquelle le processus de modernisation conduirait à la disparition des spécificités culturelles des sociétés non occidentales, voire à la disparition de ces sociétés elles-mêmes. À preuve, dit-il, la marchandise occidentale obéit à un type de réception et d'assimilation qui ne débouche pas, contrairement à une opinion commune, sur l'« acculturation », la « déculturation » ou l'effondrement des cultures traditionnelles. Tout au contraire, la domestication de la marchandise contribue à leur maintien et à leur reproduction, et davantage même à ce que Sahlins désigne d'un jeu de mots: le develop-man, à savoir le développement des relations sociales traditionnelles, pour le bien de la société tout entière, par opposition au development, axé sur la pénétration de l'économie capitaliste et la généralisation des relations qui y prévalent, marquées notamment par l'individualisation des rapports sociaux.

Alain Babadzan, « L'indigénisation de la modernité. La permanence culturelle selon Marshall Sahlins », L'Homme 2/2009 (n° 190)

L'indigénisation, ce serait, selon notre hypothèse, se laisser envahir par la société locale, vivre pleinement des situations, des apprivoisements et des attachements. Ce ne serait pas une abdication, mais un mélange d'acceptation et d'adaptation, plus ou moins conscientes, plus ou moins volontaires. Plus directement, plus simplement, s'indigéniser, c'est accepter de perdre du temps pour gagner autre chose, de faire mouvement. La présence d'un chercheur né dans les lieux de la recherche et justifiant en partie le choix du terrain est à la fois une aide précieuse - c'est un bon connaisseur de l'état de la relation dans le territoire, malgré sa disparition du quotidien - et une limite - car il a quitté les lieux, tout le monde le sait, et n'est plus tout à fait indigène, il a eu ses raisons pour quitter. Cette idée d'indigénisation vient du constat attendu que notre recherche, et plus généralement « les recherches » et même la grande majorité des prestations intellectuelles dans les territoires ordinaires, sont réalisées par des personnes (chercheurs, experts, consultants, chargés de mission, etc.) qui méconnaissent en pratique et au quotidien le terrain qu'ils sont amenés à étudier, auditer, évaluer, planifier. De fait, un certain nombre de « jeunes » praticiens se sont réunis dans des collectifs réputés critiques où le rapport au terrain est central. Ils ancrent ou souhaitent ancrer leurs actions dans des lieux et faire avec les gens dans ces lieux. Ce mode de travail et d'exposition n'est pas sans interroger le potentiel de fragilité nécessaire à la recherche hors laboratoire. S'exposer en s'indigénisant dans un processus de recherche, c'est accepter de reconnaître ses limites et les limites sinon de la colonialité (souvent cachée et méconnue), du moins de l'hétéronomie, mais aussi vivre l'interculturalité au sens fort. À notre sens, toute avancée dans les modes de travail collaboratifs, dans la coproduction de la connaissance et du projet, demande une part plus ou moins variable d'indigénisation. Cela pour altérer quelque peu l'épistémologie des disciplines fondée sur l'incompétence des habitants et ainsi de produire de l'inédit. Cette posture demande une temporalité particulière qui semble, de prime abord, bloquée par l'économie de la recherche et de la commande, les budgets et les agendas des intervenants, et cela dès les réponses aux appels d'offre. Le chercheur (et certains n'ont pas manqué de nous le rappeler, du fait même que nous nous exposions), c'est celui qui passe, qui prend

et qui disparaît : il fait de la recherche anti-relationnelle. Dans notre cas, l'indigénisation s'est aussi matérialisée par l'impossibilité de tenir les délais théoriques du projet, la nécessité de se réajuster constamment aux habitants, aux temps locaux et aux temps de l'interaction, bref de ralentir.

Dans un travail d'équipe, l'indigénisation n'est ni acquise, ni certaine, puisqu'il est lui-même fondé sur une certaine division du travail, où le terrain est une variable d'ajustement. Tout le monde ne veut pas ou n'a pas droit également au terrain. Parfois, le terrain est même confié au stagiaire, voire carrément supprimé. De fait, la cohérence de l'équipe se construit également sur cette sensibilité à l'indigénisation, quia pris ici la forme d'une adaptation progressive et parfois frictionnelle aux situations rencontrées. Le temps du projet s'étire ainsi, aussi, pour des raisons internes, mélangeant résistances classiques et méconnaissances des intérêts des uns et des autres. Nous nous rendons compte, par notre adaptation même, combien les chercheurs, malgré l'objectivation et l'habitus savant, sont porteurs de préjugés et d'idéologies. Nos imaginaires du territoire, nos croyances variables en ce qu'est l'humain, les plans inconscients de chacun dans le déroulement des interventions sont toujours des moments de confrontation dans l'équipe, souvent fructueux : nous avançons ainsi et pensons qu'une certaine forme de justesse précautionneuse et située advient peu à peu : nous pensons que nous nous sommes améliorés. Il s'agit notamment de comprendre et de situer les positions des uns et des autres plutôt que d'essayer d'affirmer la nôtre, à priori. Ceci permet de se concentrer sur la coproduction, la coopération, le collectif, sans vraiment avoir besoin de les afficher comme un étendard absolu du projet, ni avoir peur des incertitudes qu'ils contiennent. Bien sûr, nous disons aussi que notre indigénisation a comporté bien des limites et qu'elle a exclu de manière forte l'élite locale comme la majorité populaire. En choisissant l'échelle de la vallée et d'un bassin de vie d'une centaine de milliers d'habitants, nous avons peut-être choisi sans le savoir de rencontrer un certain type d'indigènes, scalairement compatible avec notre propre projet. Nous aurions ainsi privilégié des acteurs inscrits dans le local (la vallée) plutôt que l'ultra-local (le quartier) ou le global (le bled, la métropole, le monde). Nous nous demandons si nous n'avons pas rencontré des gens de même appétence que nous, c'est-à-dire ceux et celles qui, pour des raisons biographiques, générationnelles, socioprofessionnelles, politiques ou culturelles, prennent leur place, une place, rémunérée ou militante, dans l'échelle territoriale que nous avons privilégiée. Celle d'une forme de ville ordinaire, la vallée du Gier. En réalité, tous les acteurs rencontrés sont bien pluri-scalaires. Ce qu'Édouard Glissant appelle la diversalité,

l'universel comme diversité et non comme unicité, nous le verrions ainsi à des échelles plus locales. La vallée du Gier (la société locale appelée vallée du Gier), dont certains habitants doutent ou réfutent l'existence, serait d'abord unitaire dans sa diversité. L'indigénisation serait ainsi à inscrire dans la diversalité à l'échelle du territoire concerné, appelant à rejouer les efforts pour qu'advienne une certaine forme de justesse précautionneuse et située, seule à même de respecter cette diversalité. Mais pour être tout à fait juste, il nous faut redire que la question de l'interculturalité, notamment à travers les figures supposées clivantes du genre et de l'ethnicité, nous a partiellement échappé. Malgré des intuitions, des flashes relationnels, des situations inédites, des rencontres, les points aveugles de la culture française, quand elle se croit une, nous les avons davantage transportés qu'explorés. Nous avons vu combien il y a de l'invisible dans la société locale comme il y existe des « invisibles » en chair et en os - et que leur parlement semble insaisissable aux conditions habituelles de la recherche académique comme à celles de la sphère politique représentative. Notre indigénisation a donc été relative, partielle, socio-spatialement contrainte, inachevée. Elle nous a également transformés, au regard d'événements survenus dans le temps de la recherche et ré-envisagés au travers de l'expérience de la vallée, et que cet ensemble de faits et de sentiments « nous oblige ». ■

1.2 Valeurs de l'attention flottante

Le passage de l'économie à l'écologie de l'attention consiste avant tout à passer d'un paradigme individualiste à un paradigme relationnel. Il n'y a pas d'attention en dehors d'un environnement relationnel. Il existe un présupposé presque universel, des neurobiologistes aux sociologues du travail et aux théoriciens de la littérature, tout le monde se demande : qui est attentif à quoi ? On part d'un sujet (un enfant, un spectateur) qui prête son attention à un objet (un livre, un écran). C'est de facto ignorer des effets de fond, d'environnement, de tramages relationnels : avant que je ne prête attention à cet objet, il existe des champs de forces qui m'ont conditionné à le faire. De l'économie à l'écologie, on passe d'un présupposé individualiste à un présupposé collectif. *Yves Citton, 2014, entretien Les Inrocks, 25 septembre 2014.*

Un énoncé simple, une définition claire, un protocole identifié, un comptage incontestable, une carte de visite institutionnelle, cela vaut codage de l'information. Oui / Non. Cela vaut statistique, rassure et laisse penser que la vie en société est simple et qu'il est possible de la maîtriser en autant de segments que nécessaire. Le vrai / Le faux, situé, pointé. Coordonnées géographiques et limites données pour vraies des

unités statistiques. Cette description certes un peu caricaturale de postures autant habitantes que professionnelles les relie à la formation scolaire, elle-même porteuse des disciplines, de la discipline, d'une division intellectuelle du travail et de l'incompétence des apprenants ou des habitants. En arrivant auprès de nos interlocuteurs avec un projet participatif ouvert, des outils rarement mobilisés et potentiellement impressionnants, le numérique et l'écriture, et une parole multiple, nous provoquons parfois l'incompréhension de nos interlocuteurs. Nous redoublons aussi peut-être le sentiment de confusion d'une société qui se perçoit en crise. Nous n'arrivons pas toujours à être compris à la première rencontre et donnons ainsi l'impression de ne pas savoir ce que nous cherchons. Et donc d'être flous, sinon imprécis (Moles, 1990). Si la critique faite à la recherche dite participative peut être celle d'un pédagogisme malvenu et étendu à une sphère qui n'est pas la sienne, nous avons néanmoins un argument et un échantillon comparatif : les dispositifs participatifs institutionnels obligatoires et volontaires se sont multipliés depuis les années 90. Ceux-ci connaissent de grandes difficultés de fonctionnement (Biau et al., 2013) dus largement à l'induration et la reproduction du modèle décrit au début de ce paragraphe. La division intellectuelle et formelle du travail dans un contexte d'inégalité des souverainetés présuppose et justifie l'incompétence des habitants et le caractère de fait insincère de nombreux dispositifs participatifs. Lorsqu'ils se présentent ainsi instrumentalisés, nous faisons l'hypothèse que ces dispositifs participatifs ignorent l'attention flottante (réceptive et productive). voire que les plus astucieux la manipulent.

L'attention flottante constitue une ressource élémentaire des dispositifs participatifs. Lorsqu'elle est acceptée ou proclamée, elle est souvent pratiquée comme un temps exploratoire. En ce qui nous concerne, il nous semble qu'elle est restée nôtre d'un bout à l'autre de notre projet. Elle a été une ressource majeure de notre travail et de la participation de nos étudiants à celui-ci. Nous l'entendons dans des termes systémiques et relationnels. L'attention flottante est un mode d'attention intermédiaire entre connexion et déconnexion, une distance active ou empathique qui permet que d'autres stimuli et d'autres temps de réponse que ceux attendus soient possibles (Citton, 2014). L'attention flottante est une forme de souveraineté élémentaire face à la dictature du stimulus-réponse segmenté. Il est important de la dégager de la seule psychanalyse et de la retrouver dans des situations elles-mêmes multiples, dont la recherche et la formation à la recherche. L'attention flottante permet d'envisager les situations rencontrées sur un mode exploratoire, sérieux et poétique, en réduisant le préjugé, le classement réflexe, le stéréotype, en favorisant la créativité. Présent dans les sciences sociales, mais aussi les sciences

dures, ce mode met à distance le sens commun, l'évidence, les formes bureaucratiques, automatisées, mais aussi les formes hystériques qui semblent consubstantielles à la compétition économique capitaliste (Matin, 2013). Nous observons aussi que l'attention flottante est pratiquée spontanément par bien d'autres gens que les chercheurs. Les parcours et les ateliers des midi-minuit ont été des observatoires privilégiés de cette attention flottante socialisée, dans le cadre d'une véritable écologie de l'attention.

Pour des raisons qui tenaient au financement du Puca et à nos propres objectifs, comme à la faiblesse de certaines réactions d'élus ou de techniciens, nous avons peu travaillé avec le réseau politique de la vallée, et essentiellement au travers des ateliers étudiants. Que l'État finance une recherche d'intérêt général, même d'accès difficile, dans la vallée du Gier, indépendamment des collectivités territoriales, nous avons cru voir chez plusieurs de nos interlocuteurs de l'intérêt reconnaissant et comme une marque tangible que l'État existait bien toujours, en sa main gauche (Bourdieu, 1998). Que nous n'ayons pas de dépendance avec un financeur local à agenda politique, que nous ne soyons pas, en tant que chercheurs, capturés ni par le régime statistique, ni par la parole institutionnelle locale, étaient pour nous des éléments de sécurité éthique de la recherche. Alors, dans ce contexte plutôt privilégié, qu'ont produit notre attention flottante et notre incrémentalisme ? D'abord, elle nous a permis de nous laisser aller à, et finalement, de prendre au sérieux la question des langues, et notamment des langues ordinaires. Si les literacy studies et la sociolinguistique demeurent en France dramatiquement confidentielles, à fortiori pour des territoires comme la vallée du Gier, populaire et désindustrialisé, l'intérêt à approcher les langues véritablement parlées, lues et écrites dans la vallée semble considérable. La langue est la matière même de la relation sociale et politique. Mais notre démarche nous a obligés à d'autres mises en jeu. À certains moments, en effet, le chercheur ne peut demeurer un simple observateur, un témoin neutre. Il est invité à l'action. Comment peut-il alors se décider sérieusement s'il n'est pas lui-même en situation d'attention flottante ? Cet état d'esprit a dès lors imprégné largement et positivement les situations collectives que nous avons rencontrées, puis créées : ateliers d'écriture, événements locaux, midi-minuit, foot-analyse. Nous donnons deux brefs exemples de ces ambiances ainsi créées, avant que cela ne soit repris en détail plus loin. Dans le midi-minuit de Givors, nous tenons une séance d'écriture dans un café associatif maghrébin du centre-ville, fréquenté principalement par des retraités. Le niveau d'interaction entre notre petit groupe et les habitués du café occupés à leurs jeux et parlant un français dialectal, semble faible. Mais l'un des

participants nous fait remarquer que cela n'est pas le plus important, le plus important est que nous sommes sans doute le premier groupe non maghrébin à être entré dans ce café. Pour donner à voir un autre registre de cette richesse, le même jour, dans la même ville, en soirée, se tient au théâtre un autre atelier d'écriture, basé sur l'existence remarquable d'une spécialité d'accouchement physiologique à la maternité de Givors : l'un des participants écrit le récit d'une mise bas dans la ferme de ses parents comme souvenir d'accouchement. Enfin, l'attention flottante est une machine à lutter contre le dénigrement, et notamment une machine à relire les formes de la ville ordinaire sans les préjugés locaux ou extérieurs sur les qualités urbaines, particulièrement forts dans la vallée.

■

1.3 A propos des modes relationnels

« Il n'est donc pas facile de redonner une pleine légitimité à ces « à-côtés ». Il est pourtant nécessaire de s'atteler à cette tâche de pensée si l'on veut élaborer une nouvelle vision du progrès. Il faut rendre manifeste le fait que les biens marchands n'ont pas une valeur ontologique supérieure aux biens communs ou biens collectifs. Ceci en dépit du fait que, spontanément, le désir humain se porte davantage sur les biens marchands que sur les biens communs, raison pour laquelle ceux-ci, dans l'ensemble, restent sous-évalués. De plus, la qualité de la vie sociale ou sa dégradation se laissent difficilement appréhender par des chiffres, ce qui constitue un handicap dans des sociétés où ce qui compte, c'est ce qui se compte. ». **François Flahaut, 2014, La vie sociale comme fin en soi, contribution théorique au convivialisme, Revue du Mauss.**

Alors que des recherches anthropologiques (Broadbent, 2011) notent que notre attention fait l'objet d'un « business » en pleine croissance, nos hypothèses nous conduisent à aborder dans cette partie la question peu explorée dans le champ de l'aménagement du territoire, de l'espace relationnel. Nous souhaitons montrer comment la relation - véritable moteur de nos choix attentionnels - est aussi un facteur déterminant

de l'organisation de l'espace. C'est ce que nous allons tenter de décrire ici à travers plusieurs situations. Nous évoquerons le dialogue singulier avec un opérateur culturel, celui plus global avec des institutions et celui inachevé avec les centres sociaux de la vallée. Ce regard contextualisé nous permettra de revenir sur ce que nous appelons la construction de l'espace relationnel, sur l'importance des postures individuelles, du lieu d'où chacun parle et d'où chacun vient.

L'imbrication relationnelle, de l'individu aux groupes sociaux, est constitutive des transformations sociales des lieux. C'est un ressort puissant à l'heure où la smart city et autres concepts de villes intelligentes inventent des solutions essentialistes qui s'appuient sur l'idée de progrès technique. Un des grands principes de ces nouveaux modèles urbains réputés intelligents consiste à rationaliser nos comportements (facteur d'incidences multiples) en analysant nos pratiques et nos usages, notamment spatiaux. Ces deux idées clefs de la ville sensible, au cœur des analyses de Michel de Certeau ou de Henri Lefebvre, font ici l'objet d'un détournement technicien. L'ingénierie désynchronise ces deux idées au cœur des modes relationnels - attention et relation - alors que l'urbanisme sensible pense que ces deux principes sont fondamentalement liés dans le cadre d'une ville conviviale. L'espace relationnel relève ainsi pour nous, chercheurs, d'une transformation méthodologique de notre travail, mais la notion est aussi importante pour l'habitant de la vallée, stratégique, parce que dans l'espace ordinaire, la relation à l'autre est ce sur quoi l'individu s'appuie pour se construire en tant que sujet agissant. Pour Itziar Gonzales Viros, l'espace institutionnel est l'espace du pouvoir et l'espace ordinaire celui de la puissance du peuple. Ainsi la notion de relation est modifiée en fonction du contexte, institutionnel ou ordinaire. Cette dichotomie a joué à plein durant cette recherche-action et, d'un lieu à l'autre, d'une rencontre à l'autre, la réception de notre démarche a suscité des réactions très variées. Réceptivité, repli sur soi, simple ignorance ou ignorance feinte, jeu d'acteurs plus ou moins dissimulé et parfois élaboré, si ce n'est manipulé. Ce grand théâtre des gens et des lieux est le fondement de la construction d'un espace relationnel, la possibilité même de la vie démocratique d'un territoire. Si nous avons provoqué des mises en relation, notre initiative s'est située sur les marges de l'espace relationnel, parce qu'elle a été temporaire et décalée des enjeux politiques de la vallée. La cartographie en est complexe à dresser, car mal visible et mouvante (cf. volume 2). La relation comme circulation des acteurs existe avant et après les individus dont l'action essentielle est d'infléchir par recomposition les ensembles relationnels existants. Mais ce que nous pourrions nommer comme la fabrique de l'espace relationnel se perçoit d'abord dans la présence des

uns et des autres, les uns à côté des autres. Parfois nous n’y parvenons pas. Durant cette recherche nous avons essayé de nous décentrer de la vie sociale institutionnelle pour rattraper les gens et les acteurs de la vie ordinaire.

A l’Imprimerie Théâtre de Rive-de-Gier, l’étroite collaboration que nous tissons avec son directeur nous conduit à apparaître dans l’agenda culturel de l’année 2014-2015 sous la forme d’une résidence scientifique. Cette histoire ressemble bien à de la perruque, ce troc informel des milieux ouvriers, plutôt qu’une institutionnalisation de notre recherche. Avec les habitants, les groupes d’ateliers d’écriture, certains techniciens des collectivités de la vallée, c’est de cette façon que nous avons construit l’espace relationnel. Nous l’envisageons beaucoup plus prudemment avec le politique, la technostructure des collectivités locales et, plus largement, avec ce qui relève d’un agenda institutionnel ou électoral. La mise à l’agenda politique de notre recherche se met à raisonner de plus en plus fortement au fur et à mesure que nous interagissons avec les collectivités. L’agenda politique profondément ancré dans l’espace relationnel ordinaire nous interroge sur l’existence de notre recherche si elle n’est pas conduit dans l’espace politique institué. Nous hésitons et discutons de cette question. Dissocier l’espace relationnel institutionnel hétéronome de l’espace ordinaire autonome a été un élément fondamental de notre réponse. L’autonomie devient alors une figure centrale de notre démarche - nous y consacrons un point dans ce volume. Trop institutionnalisé, l’enjeu relationnel se disloque.

Nous avons cru trouver dans les centres sociaux de la vallée une entrée alternative dans l’espace relationnel ordinaire. Nous avons été mis en échec. Les centres sociaux rencontrés (parmi les plus importants de la vallée) ont fait le choix de se tenir à l’écart du partenariat que nous leur avons proposé. Nous avons été ignorés ou “jetés”. Ce positionnement nous est apparu à la fois surprenant et décevant. Le centre social comme lieu collectif et quotidien est important pour de nombreuses familles et il occupe une place particulière dans les quartiers de la vallée. Les raisons de leur refus sont extrêmement diverses et pourraient être questionnées davantage. Les centres sociaux semblent occuper, peut-être à contre cœur, un espace où les partis politiques ont disparu. Fonctionnant la plupart du temps à l’échelle du quartier (ou de la petite ville), ils nous sont apparus davantage comme un miroir du quartier que comme un instrument d’ouverture performant. Dans les différentes structures visitées, le centre social organisé autour d’un directeur, figure contrariée d’un pouvoir politique absent, évoque un certain confinement du quartier où les situations relationnelles provoquent et véhiculent l’impression du “nous” et du “eux”, où les différences s’exacerbent et surgissent

à la vue de l'étranger. Dans ce contexte, le chercheur fait clairement partie du "eux" et n'est pas le bienvenue dans le centre social, qu'il instrumentaliserait pour des profits extérieurs. Comment dépasser alors l'échelle du quartier ? Cela interroge à la fois le fonctionnement et le rôle des centres sociaux dans les communes, petites et moyennes, de la vallée du Gier. ■

1.4 Ce que nous apprennent les contre-entretiens

Une des réponses possibles est que ce sont les malentendus qui parfois deviennent l'espace même où les cultures, en se découvrant différentes, se révèlent et se confrontent. Le malentendu est alors la ligne de partage, la frontière qui acquiert une forme. Cela devient une zone neutre, un terrain vague où l'identité, ou mieux les identités différentes et confrontées peuvent se positionner tout en restant séparées, précisément grâce au malentendu. *Franco La Cecla, 2002, Le malentendu, Balland.*

Au moment d'écrire la réponse à l'appel à projet, nous imaginions constituer des groupes utilisateurs des dispositifs méthodologiques que nous allions expérimenter. L'idée était de former un ou plusieurs groupes d'une dizaine de personnes qui seraient le corps de la recherche participative. Ces groupes utilisateurs allaient expérimenter et tester les outils devenant, projet faisant, des focus groups, à la manière de l'intervention sociologique. Le ou les groupes constitués devaient, pour tenir bon, garder une cohésion et une dynamique collective pendant le temps long du projet pour ensuite pouvoir faire un retour, évaluer en quelque sorte la recherche effectuée. C'était notre garantie de l'aller-retour entre habitants et chercheurs, entre savoirs experts et savoirs ordinaires, de plein air. Mais concevoir ainsi l'organisation du projet, c'était sans penser que le terrain, la vallée du Gier, se dévoilerait à nous, s'imposerait à la recherche et en quelque sorte exigerait de la confiance, des formes de réciprocité, don contre don, ressource contre ressource. Très vite, notre implication dans la vallée, nos propositions

de productions collectives, nos expérimentations de récits populaires gagnaient en richesse par le renversement de notre idée initiale. Nous ne constituerons pas de groupes constants et invariables, ni de groupes d'évaluateurs de notre action. Nous allons plutôt intégrer des réseaux d'acteurs intéressés, des individus, des personnalités, des associations, un établissement scolaire, quelques institutions, des porteurs de projets qui trouveront, parfois juste une fois, parfois sur le temps long, intérêt à mobiliser ou non nos propositions. Dès les premiers mois, nous avons abandonné la constitution des groupes utilisateurs et des focus groups pour privilégier les liens, les rencontres, l'écoute, la participation à des événements locaux et provoquer nous-mêmes des situations : la mise en ligne du labo numérique, l'annonce de la mise en production d'un guide indigène de détourisme, les ateliers participatifs midi-minuit, la foot-analyse (cf. partie 2). Ce qui est apparu comme un abandon précoce d'une organisation méthodologique, avec peu de conséquences, était en fait le renversement des objectifs de la recherche. Nous ne cherchions plus à valider, qualifier ou mesurer l'opérationnalité de dispositifs potentiellement participatifs, mais nous construisions pas à pas les conditions d'une recherche-action réellement participative. Nous devons nous dessaisir de nos propositions et observer la prise en main, ou non, par d'autres. Regarder les fruits de notre passage, les petits retentissements, parfois les séquelles, les suites données. Que devenaient nos idées, nos propositions quand elles se mélangeaient aux projets, aux envies et aux opportunités des autres ?

Chaque relation nouée était différente, suscitait des suites de projets hétéroclites. Pourtant, nous étions la même équipe et nos propositions énoncées variaient peu. Sans en douter, nous n'étions pas toujours très habiles à nous présenter clairement, à rendre audibles des réflexions méthodologiques expérimentales. Malgré tout, que signifiaient ces réactions, ces suites données si disparates ? C'était un grand malentendu créatif, fécond, inventif et parfois aride. Après dix-sept mois d'indigénisation, de valeur donnée à l'attention flottante, d'une pratique de terrain relationnel et d'émergence de productions collectives, l'heure était de tirer bilan. Nous n'avions pas perdu l'esprit qui nous animait en imaginant la constitution de focus groups. Nous avons besoin d'un retour sur l'enquête et les enquêteurs par les enquêtés. C'était le gage de l'égale dignité des acteurs à l'œuvre. Pour comprendre ce que nous observions depuis les premiers mois de la recherche, nous avons besoin de rééquilibrer les points de vue pour donner sens à ce qui s'était passé, à ce qui était encore en train de se passer. Si le financement de la recherche arrivait à sa fin, nous entendions malgré tout le bruissement des suites potentielles de notre passage, avec ou sans nous. Nous avons besoin

d'entendre de la bouche de ceux que nous avons rencontrés et impliqués ce qu'ils avaient entendu et mal entendu. Les membres de l'équipe les moins investis dans les relations de terrain dans le temps du projet sont allés réaliser des contre-entretiens auprès de cinq personnes. Contre, non pas dans le sens de l'opposition ou de l'hostilité, mais dans l'idée de recueillir le sens inverse, le face à la recherche, le contact étroit entre l'équipe scientifique et le terrain, les gens qui d'une manière ou d'une autre ont été les acteurs du projet.

Cinq personnes invitées à s'entretenir encore une fois avec nous. Pour chacune d'entre elles, nous les avons vues souvent au cours des derniers mois. Cette fois-ci, nous leur demandions autre chose : à la fois broser leur portrait comme figure rencontrée de la vallée et entendre ce qu'elles avaient vu et entendu de la recherche se faisant devant eux. L'un et l'autre allant de pair. Leurs parcours, leurs liens au territoire, leurs engagements associatifs, politiques ou professionnels ont eu un impact sur leur saisissement ou non de nos propositions. Nous aurions pu, évidemment, nous contre-entretenir avec beaucoup plus de personnes, tant les rencontres et les implications ont été nombreuses. A l'image du projet dans son ensemble, on note l'absence du monde ouvrier et populaire. Les cinq personnes représentent toutes le milieu culturel ou éducatif. Les contre-entretiens nous apprennent que le malentendu est général et qu'il permet l'expression, voire l'existence collective, sans la constitution d'un commun. Tous nous ont dit leur incompréhension du projet, leur incapacité à se figurer les objectifs, perçus comme brumeux et incertains. En revanche, des grappes de mots, des expressions dites lors de l'évocation de nos propositions leur ont fait écho. Chacun a entendu ce qu'il pouvait, ce qu'il voulait. Dans le flot de ce qui a fait résonance, deux intérêts ont été unanimes : la proposition d'expérimenter, d'inventer quelque chose et la proposition participative (comme un slogan, une envie de faire ensemble). Du point de vue de l'équipe de recherche, c'était gagné. Dans le malentendu, l'essentiel était entendu. Les réactions vont alors être différentes. Certains vont se mettre à l'écart du projet, plus ou moins rapidement. Deux raisons principales seront évoquées : d'abord, la peur de l'inconnu, l'inquiétude de ne pas maîtriser les événements, crainte d'autant plus marquée quand la personne s'implique dans sa posture professionnelle ; ensuite, l'agacement parce que les réseaux qui s'impliquent peuvent être en conflit avec d'autres et parce que le projet semble flottant, la personne évoque un projet non tenu, trop ouvert et sans leadership ferme. D'autres au contraire vont saisir l'opportunité. C'est exactement ce terme qui reviendra à chaque fois, dans chaque discours. Notre présence, les propositions du projet vont être une opportunité. Et chacun, à sa manière, s'en saisira : pour valoriser son

équipement culturel, donner du poids à ses négociations partenariales, mobiliser politiquement, légitimer des projets ; pour se greffer à un projet expérimental ouvert pour enseigner la géographie au lycée autrement, mobiliser les lycéens, rythmer l'année scolaire par des sorties et des actions inédites ; pour se saisir du labo numérique pour donner sens à l'archivage associatif de l'histoire et du patrimoine industriel local en expérimentant de nouvelles formes de mise en récit vidéographique, en imaginant et projetant sa mise en réseau. ■

Chap. 2

SITUATIONS PROVOQUÉES

Introduction

Au-delà des divagations de l'attention flottante et de l'indigénisation, nous avons rythmé notre présence dans la vallée du Gier en provoquant des situations artificielles mais largement coproduites avec les habitants. Elles sont nées et ont été inventées dans le terrain relationnel, à la croisée des gens et des lieux.

La mise en ligne du labo numérique et la publication du guide indigène de la vallée étaient les promesses de départ, les prétextes, ce pour quoi nous étions là. Ce qui restera après nous. C'est ce que nous appelions les « outils » de la recherche. Une dame dira une fois, au tout début du projet : « mais qu'est-ce que vous appelez outils ? Vous parlez d'un site Internet et d'un livre, moi j'entends une scie ou un marteau ». Oui, nous cherchions bien à bâtir quelque chose, à s'outiller pour le faire. On présentait inlassablement, à qui voulait l'entendre, ces deux projets de coproduction. Qui voulait participer ? Qui voulait écrire ? Qui voulait déposer des photos ou des vidéos sur la plate-forme ? Nous avions le sentiment de vendre notre affaire comme de la soupe. Et nous nous questionnions beaucoup sur ces objets à documenter et à coproduire. Pouvait-on combiner, enchevêtrer les deux ambitions ? En était-ce qu'une seule ou deux ? Discussions, différends, accords, débats, embourbements, jusqu'au décentrement salutaire de notre réflexion. Une fois encore, nous cherchions en fait à mettre en œuvre et à observer les conditions d'une recherche-action participante. Les paroles ordinaires, celles mises en

scènes, les fruits des rencontres, les mémoires dites et reconstruites, la vallée racontée et dessinée, étaient et devaient être l'essence du projet. Alors, nous avons ouvert théâtre, scènes protéiformes pour les rencontres. Nous avons volontairement créé des situations, des événements publics, collectifs, des espaces-temps en somme pour l'émergence des paroles multiples. Le labo numérique et le guide indigène ont eu en conséquence un autre statut. Ils devenaient eux-mêmes des objets inédits et étonnants, susceptibles d'expérimenter l'émergence des mots et des histoires, bien avant de devenir plus tard des formes pérennes, des rendus au territoire. Nous les présentons ici tour à tour, en discutant à la fois du statut des méthodologies analogiques et de l'utopie en marche de la maîtrise technicienne. Nous rendons compte dans ce chapitre d'évènements ponctuels provoqués. Ils ont cadencés les mois passés dans la vallée du Gier : deux temps longs d'ateliers participatifs, les midi-minuit, d'abord au Théâtre et à la médiathèque de Givors le 30 janvier 2015, puis à l'Imprimerie Théâtre de Rive-de-Gier le 6 février 2015 ; une foot-analyse le dimanche 24 mai 2015 à Saint-Chamond, une manière d'infiltrer les trentenaires sportifs de la vallée en tendant le dictaphone au bord du terrain, à l'entrée et à la sortie des vestiaires. ■

2.1 Le labo numérique

Malgré des impasses et quelques infirmités d'hypothèses, l'expérience technique d'inventaire cartographique a permis d'ouvrir des pistes d'usage des techniques numériques. Avec le labo numérique (cf. volume 2), nous avons essayé de confronter la technique comme un moyen de redécouvrir et de repenser le réel, à l'espace géographique. Dans cette recherche, nous avons essayé de positionner l'objet technique comme un lieu d'inventaire à la fois ressource, lien mais aussi déclencheur de dynamique locale. Durant les mois d'expérimentation, d'évidentes questions se sont imposées : si le but (de la recherche) est la rencontre, pourquoi vouloir l'impulser par un intermédiaire technique? Pourquoi ne pas simplement se rencontrer ? C'est en quelque sorte le refus que l'on nous a parfois opposé. Ces retours sont frappés au coin du bon sens. « Le bon sens est une expression indispensable de la raison. Si l'on récuse le bon sens, c'est la porte ouverte au non-sens », prévenait Jacques Ellul. Alors comment aller plus loin ? Si la raison est l'amie du bon sens, elle ne peut être un totalitarisme et là intervient le contexte de déploiement de la technique. Notre expérience montre comment, d'un contexte à l'autre, nos dispositifs vont être reçus différemment. Une ambition relationnelle n'a pas pour but de promouvoir un service, mais de discuter du potentiel et de l'intérêt de ce service. Nos choix méthodologiques disent que l'individu est autonome et au centre du projet, qu'il ne peut faire l'objet d'une injonction - même bienveillante - à participer. Nous observons alors concrètement comment la technique doit rester, et c'est crucial, un moyen et non un but. Nous avons réalisé deux expériences. La première (Recitoire et MyTracks de Google) a montré les limites d'un usage du numérique lorsqu'on veut lui faire remplacer le sensible. La seconde (le Labo numérique) s'est révélé, à notre sens, plus opératoire : elle s'inscrit en effet dans une plus grande combinatoire d'échelles de temps et d'espace.

En mettant en test Recitoire (Grenoble, 2013) et MyTracks (vallée du Gier en 2014) avec des groupes d'étudiants, nous avons d'abord cherché à comprendre le statut des méthodes sensibles et empiriques déployées dans des applications numériques, dont le principe est de mobiliser à la fois le langage et les sens dans une expérience immersive de description des ambiances spatiales. La marche est, dans de nombreux cas, au cœur de ces dispositifs (parcours ou itinéraires commentés, etc.). C'est en ce sens, et à contre-feu de l'idée dominante d'une révolution numérique, que nous avons imaginé le déploiement de techniques sensibles et empiriques dans le cadre d'une infrastructure numérique afin de vérifier la plus-

value du numérique dans les pratiques de terrain. En ce qui concerne l'expérience du terrain (marche, expériences sensibles) les étudiants ramènent systématiquement Recitoire - facilement assimilable ici à « l'idéal technicien » - à un rôle classique de carnet de notes un peu étroit. L'outil est décrit comme un récepteur externe qui permet de retranscrire des données formelles des usages et des pratiques. Pour les deux groupes, l'évocation du numérique comme expérience sensorielle de terrain est largement reprise et présentée comme une impasse numérique dans la mesure où ressentir soi-même, c'est-à-dire éprouver le terrain dans son corps ou son esprit, relève d'une véritable difficulté ontologique quand cette expérience est réalisée avec le soutien d'un outil numérique. Plusieurs étudiants parlent de la nécessaire conscience du parcours avant l'utilisation d'un support numérique externe. Ils évoquent aussi leur inquiétude quant au respect de la vie privée dans un présent où les usages numériques pourraient être encore plus largement généralisés. Ils expriment également l'idée que le numérique « accapare l'attention », « fait perdre de notre imagination ». Retranscrire n'est pas ressentir et, même s'il était possible « de retranscrire le ressenti » comme l'évoque une étudiante, cela resterait un constat et non une appropriation. L'expérience du labo numérique montre l'importance du rapport sensible à la fois au terrain mais aussi à l'autre, retour incessant à l'espace relationnel du projet. Par le terrain, se sont déclenchées de nouvelles situations pour le labo numérique, notamment à travers la rencontre d'une monteuse en audiovisuelle qui travaille actuellement sur les archives filmiques d'une association de préservation du patrimoine industriel de la vallée du Gier (CERPI). Assez rapidement, elle s'est saisie du labo numérique. Elle y a trouvé un moyen de poursuivre un travail qu'elle réalise sur le traitement et la valorisation des archives filmiques du monde ouvrier dans la vallée. Elle a un rapport utilitariste à l'outil expérimenté, un intérêt professionnel. On comprend alors pourquoi d'autres vont rester indifférents, faute de désir. Pendant plusieurs mois, elle va élaborer, de façon massive et sous l'angle d'un intérêt thématique particulier, à constituer le patrimoine industriel et la mémoire ouvrière. A l'usage, elle nous rapporte même que l'utilisation de l'outil a modifié son rapport à l'espace. Elle s'est mise à chercher de nouveaux lieux, à s'engager, curieuse, dans un travail d'inventaire géographique. Ainsi, l'expérience technique a pris une tournure différente après cette rencontre. Le labo numérique a pris la dimension géographique que nous lui imaginions. L'outil nous a échappé, comme nous le souhaitions, il a permis d'imaginer des projets communs et locaux pour faire parler le territoire, avant de le transformer, pour prendre le temps de l'inventaire, du bilan réel, du recul. À la question « que faire des archives ? », une réponse émerge et d'autres questions apparaissent. Comment utiliser cette mémoire ? Se

souvenir permet-il de soigner le territoire? Les objectifs sont atteints : un ressaisissement local du labo numérique, en posant des questions aux lieux et aux gens, en interrogeant la mémoire locale et peut-être alors poser des jalons pour l'avenir. On perçoit l'importance ici du temps long et celle de la présence là où les techniques numériques abolissent les distances et infléchissent le temps. On découvre alors concrètement que l'outil n'est pas une fin en soi mais une partie du processus d'accès au réel. C'est une manière de s'éloigner du réel pour mieux y revenir, comme un exil : « y accéder suppose qu'on s'éloigne de la vie ordinaire, de la vie commune » (Badiou, 2015). A cet endroit de la recherche, la technique, instrument d'éloignement du réel, semble pouvoir être ce processus d'accès au réel de l'action publique territoriale.

Ces expériences nous montrent que l'écriture algorithmique n'est pas un simple protocole informatique destiné à automatiser une tâche, c'est aussi l'implication complexe d'un individu dans un environnement technique très puissant. Cette immersion de l'individu dans la technique sous-tend des processus de développements informatiques et numériques lourds et coûteux. Ils obéissent à des logiques financières et logistiques de forte dépendance aux matériels, aux infrastructures, à l'expertise informatique. Sur le long terme, les ressources en recherche et développement nécessaires à l'adaptation et l'évolution constante de l'outil deviennent un enjeu permanent. Ceci n'est possible que pour des organisations hyper-spécialisées, ayant des ressources humaines nombreuses et spécifiques, ou de grandes communautés. Les petites organisations sont démunies face à de telles différences de moyens, elles ne sont pas autonomes. Enfin, l'environnement technique mobilise fortement l'attention humaine et installe les individus dans un milieu social technicien. Ces systèmes déployés compliquent le développement connexe d'espaces relationnels en face à face. Nous pensions que l'algorithme se ferait discret, nous nous apercevons que non. Mais rendre ce temps de l'espace relationnel à l'individu, c'est reconsidérer d'abord la chaîne de valeur dans les relations, c'est aussi replacer la question dans un milieu propice qui ne peut être que politique. ■

2.2 Le guide indigène de détourisme

La littérature est un élément central dans la constitution, et le maintien, de la sociodécée des groupes. Si l'élaboration de cette mise en forme symbolique du pouvoir est plus visible pour les groupes revendicatifs, elle fonctionne de manière similaire pour les dominants qui se défendent contre les contestations de leur pouvoir. La forme artistique littéraire est non seulement dotée d'une légitimité sociale et d'exemples nombreux et largement diffusés de l'efficacité de son pouvoir prophétique, mais elle partage avec la langue, son support, cette capacité de délimiter, voire d'imposer une existence sociale. Accéder au marché symbolique des biens littéraires en imposant une spécificité esthétique propre à un groupe dominé, et donc le représentant, c'est dépasser - même par la subversion de l'usage académique, qui, nous y reviendrons, s'impose souvent en dernier ressort -, le statut de ceux qui ne se parlent pas mais sont parlés. Parvenir, au moyen de l'expression littéraire, à une réappropriation de ce qui fait la singularité ontologique d'un groupe, c'est, en contestant le rapport de force symbolique de cette parole qui ne se parle pas au regard des normes dominantes, donner une

forme légitime à ce qui était considéré jusqu'alors comme un stigmaté. La langue, et sa forme sublimée, la littérature, sont des instruments essentiels de la domination politique et symbolique. **Hervé Serry, La littérature pour faire et défaire les groupes, Sociétés contemporaines, 2001/44, Presses de Sciences Po, pages 6 et 7.**

Dans le contexte français, les politiques publiques d'aménagement du territoire restent en apparence marquées par l'empreinte de l'ingénieur et du bâtisseur, par un aménagement des infrastructures, par une physique, un imaginaire et un coût associés principalement à la construction. L'exemple de l'actuelle autoroute gratuite A47 le long du Gier et de la construction projetée et fortement contestée d'une autoroute jumelle payante à travers les monts du Lyonnais, l'A45 concédée au printemps 2015 au groupe Vinci, en est l'illustration accomplie. Toutefois, les politiques d'aménagement culturel, très anciennes dans la fabrique nationale, sont complètement rénovées à partir des années 1880 pour l'unification politique et linguistique, à partir des années 1960 pour les nouvelles formes d'activisme culturel public, à partir des années 1990 pour la décentralisation active de nombreuses compétences culturelles et la touristification comme fusion des politiques urbaines et culturelles. Le livre, la lecture, l'écriture et l'édition n'échappent pas à ce mouvement général, quoique fortement différencié dans les territoires. L'exploration française des literacy studies par la géographie ou la sociologie fortement territorialisée (Merklen, 2013) témoigne de ces nouveaux intérêts de recherche. C'est dans ce contexte qu'a été mobilisé dans le projet de recherche, un outil d'écriture testé à Nantes en 2009 par l'association « à la criée », Le Guide indigène de détourisme de [votre territoire]. Le guide papier de l'édition nantaise et nazairienne a souvent été présenté lors de nos rencontres avec les habitants, il a été prêté, a circulé, le lien vers le pdf en ligne a constamment été donné. D'emblée, il était question de fabriquer ensemble un Guide indigène de détourisme de la vallée du Gier. C'est à cette proposition singulière, expérimentale et inconnue que nous avons convié nos interlocuteurs, au sein d'une population d'environ 100 000 habitants, c'est-à-dire l'équivalent d'une ville moyenne, fragmentée en une cinquantaine de communes de taille très hétérogène. Dans les premiers mois, nous avons eu à gérer l'écart de réception entre

un livre papier, facile à montrer, à faire circuler, mais aussi littéraire et, malgré son projet, éloigné du populaire, et le labo numérique, alors en construction, moins facile à visualiser, plus dans l'air du temps, mais aussi sensible à la fracture numérique des usages et des débits réels de bande passante.

Nous sommes donc entré en vallée du Gier par ses bibliothèques et ses ateliers d'écriture, mais aussi d'une manière que nous n'avions pas en tête, à travers ses discrets écrivains publics des communautés inégalement alphabétisées. Pour avoir procédé de manière identique dans d'autres terrains de recherche, et après en avoir fait l'hypothèse, nous faisons le constat qu'il s'agit là d'observatoires certes, mais aussi de lieux interactifs et performatifs. Territoire hors ou aux marges des métropoles, « ville ordinaire » à la mixité certaine, mais frappée d'une très forte dynamique de ségrégation résidentielle socio-ethnique et d'opportunités liées à l'étalement urbain des deux métropoles, la vallée du Gier n'apparaît pas immédiatement comme un lieu d'excellence pour le livre, la lecture, l'écriture et l'édition. Cette première impression doit être corrigée au regard de nos rencontres effectives et du pari, selon nous, réussi, d'utiliser l'écriture comme une ressource paradoxale d'une vallée populaire et péri-métropolitaine - avec ses engagements limités, ses plafonnements et son manque de reconnaissance institutionnelle. Nous avons rencontré deux ateliers d'écriture, l'un à Givors, l'autre à Rive-de-Gier. L'atelier de Givors a lieu deux fois par mois dans la médiathèque et est animé par son directeur. Début 2014, nous y passons plusieurs fois présenter la recherche et le guide. Nous y écoutons des textes lus pour nous. Nous revoyons le groupe à notre initiative au théâtre de Givors à l'automne 2014 pour évoquer et co-construire le midi-minuit. Les échanges sont riches. Début 2015, plusieurs personnes issues de l'atelier sont dans l'organisation du midi-minuit, localisé pour partie à la médiathèque, pour partie au théâtre et dans la ville. À Rive-de-Gier, nous rencontrons un groupe d'atelier autonome, constitué en association, qui se réunit chaque semaine à l'Imprimerie Théâtre. Dès la première rencontre, nous sommes sollicités, après notre présentation, pour animer immédiatement la suite de la soirée et faire écrire. Nous sommes assez surpris de la qualité relationnelle de cette première rencontre, et de la qualité des écritures produites ce soir là. Quelques mois plus tard, nous sommes sollicités pour animer le week-end annuel de l'association et leur proposer une sorte d'audit en écriture. Nous comprenons assez vite que ces deux lieux, l'un institutionnel, l'autre associatif et non-subventionné, participent chacun à un réseau des écritures dans la vallée. Dans ce réseau circulent des personnes qui souvent participent, parfois animent, d'autres fois encore cherchent un nouvel animateur-trice ou répondent à

une proposition, une commande, créent un événement ou travaillent avec des enseignants et leurs élèves. Ce réseau est petit, mais inscrit dans la durée, fortement relié au territoire, socialement et ethniquement animé par des personnes issues des classes moyennes inférieures et supérieures blanches, sans exclusive. La rencontre avec deux habitants d'origine algérienne, ayant été investis dans l'aide à l'écriture des adultes non alphabétisés et, finalement, avec leur propre écriture, nous a frappés pareillement. Il nous semble alors que ces réseaux sont invisibles aux yeux de l'institution culturelle et que c'est en les visitant que nous le voyons. Toutefois, le réseau des ateliers d'écriture fait l'objet d'une petite reconnaissance par certains établissements scolaires et services culturels des villes. Nous rencontrons aussi d'autres figures artistiques locales, un auteur-chanteur, un chanteur historique de la période rock de Givors, toujours actif sur la scène artistique.

Le détourisme, nous en parlons simplement, comme à Nantes : pas anti-tourisme, ni alter-tourisme, ni a-tourisme. Un projet, voire une pédagogie du détour, de la bifurcation, de la divagation, du marronnage loin des formatages intellectuels et esthétiques de l'économie touristique dominante ou émergente. Un inconnu à agir. Nous ne savons pas comment cela peut se produire, ni quel sera la production finale, mais nous sommes capables de le faire, ça, c'est affirmé et constitue même l'hypothèse fondatrice exposée aux interlocuteurs. Nous sommes capables. Le nous ici décrit la rencontre entre un groupe de chercheurs et des habitants interagissant pour des raisons d'intérêt diverses. Dans une société hyper-alphabétisée, et malgré même les effets castrateurs de la croyance littéraire et de certaines pratiques de dénigrement et d'auto-dénigrement scolaires, tous ensemble au sein de ce projet, nous avons les compétences de la chaîne éditoriale, même si celle-ci est fragile dans la vallée. Nous parlons aussi de ce mot redoutable de la langue française : indigène. Une lecture franche nous en est donnée lors d'une présentation au cinéma de Rive-de-Gier de la première comédie musicale algérienne, le film de Dahmane Ouzid, *La place*, (2012), au printemps 2015. Une habitante d'origine algérienne, partie travailler et vivre en région lyonnaise depuis plusieurs années, revenue récemment, interagit avec notre présentation. Quand nous parlons de l'histoire vénéneuse de ce mot et de sa réappropriation en renversement de stigmat, elle reformule cela vivement à l'adresse de la salle : « indigène, ça voulait dire sous-homme. » Dans notre boîte à outils, ce mot est donc loin d'être inefficace, il porte une charge subversive de rupture avec le sens commun, ici le plus souvent le tabou colonial, et la nécessaire discussion des termes de l'arrangement social, qui est une construction et non un donné. Le guide est donc un objet inconnu, collectif, anonyme et sans subvention - farce,

forme d'autonomie et objet performatif. Le guide naît de provocations à l'action (notre recherche) et entend en créer d'autres par les conditions de sa diffusion et réception (une logique d'effervescence et de commun). Il est donc un objet participatif à plusieurs moments de son processus. Il est un outil de recherche-action. Il est un objet modeste qui parle de faire groupe et territoire, même si son titre, Guide indigène de la vallée du Gier, est depuis le début de nos échanges un problème : cette vallée existe-t-elle autrement qu'en tant que bassin-versant, espace de transit ou espace stratégique pour le jeu des acteurs extérieurs ? Le guide est aussi un objet lent. À la remise de ce rapport, même si un groupe éditorial est constitué et que de nombreux matériaux ont été collectés et stockés, un chapitrage validé, le processus du guide est toujours en cours et sera finalisé au printemps et édité en septembre 2016. Il n'y a pas que la science à réclamer de la lenteur et de la confiance, c'est-à-dire les conditions de possibilité d'un travail partagé. ■

Encadré

Un chapitrage du Guide indigène de détourisme de la vallée du Gier est proposé lors de la première session de travail éditorial (janvier 2016). Dans chaque chapitre, des matériaux déjà collectés ou entrevus sont listés. Tout est encore à construire dans un espace de production négocié et fragile. Ce chapitrage est validé par le groupe de production regroupant une douzaine d'habitants, « experts locaux » de leur territoire, avec un certain nombre d'aménagements intérieurs, de débats et de commandes à passer à d'autres habitants.

Chapitre 1 / Chemins, traverses, traboules et bandes d'arrêt d'urgence

Chapitre 2 / Arrivées et départs

Chapitre 3 / Foot-valley et gazons maudits

Chapitre 4 / Anthropocène-en-Gier

Chapitre 5 / Brocantoire, PME et système D

Chapitre 6 / Capitales de la vallée Ji-vore, une question d'énergie (étymologie décalée) ; Rêve-de-Gier, chaman urbain (idem) ; Cinq-Chats-Montent (mais où ?) (idem)

Chapitre 7 / Sorcelleries post-industrielles

2.3 Les midi-minuit

Rétablissons partout où nous le pouvons le temps du récit, du partage de l'expérience sensible, de sa transmission, et du débat démocratique. *Roland Gori - Mesure et démesure, Revue du MAUSS, 2014/1 (n° 43)*

La vie sociale n'est pas un moyen, elle ne répond pas seulement à une « utilité », c'est une fin en soi. *François Flahault, « La vie sociale comme fin en soi. Contribution théorique au convivialisme », Revue du MAUSS, 2014/1 (n° 43).*

S'égarer dans une ville comme on s'égare dans une forêt demande toute une éducation. *Walter Benjamin, Enfance berlinoise, 2012, L'Herne.*

Il est assez vite apparu que nous avons besoin de créer des temps de rencontres où nous pouvions en quelque sorte publiciser, ouvrir les multitudes de relations interpersonnelles qui se nouaient dans la vallée du Gier. Les interviews, les réunions, les activations de réseaux des uns et des autres, le bruissement, la rumeur de la présence de l'équipe de recherche sur le territoire devaient devenir événements, prendre forme. Nous devons provoquer des situations qui rendent possible les discussions, les paroles, les récits, en engageant des habitants, des participants et des structures, sans contraintes formelles ou bureaucratiques, dans une démarche collective. Nous voulions récolter les mots, les histoires et les images de la vallée du Gier, ville ordinaire.

Plusieurs idées ont émergé, circulé au gré des rencontres et des intérêts de chacun. Deux éléments étaient primordiaux : d'abord, créer un temps convivial, à l'image des premiers mois de terrain relationnel, garder la fragile humanité des entrevues ; puis, mettre en situation localement, jouer des lieux, charger les corps de l'exploration et de la découverte des espaces. Nous avons imaginé organiser une marche, peut-être sur plusieurs jours, le long du Gier, cours d'eau chimérique et structurant la vallée. Nous pouvions organiser aussi des barbecues, mobilisant le plein air, pour que se croisent la convivialité d'un repas partagé avec la richesse du lieu investi. Finalement, inspirés des nuits de l'écriture qui avaient été fertiles quand se façonnait le premier Guide indigène de (dé)tourisme de Nantes et Saint-Nazaire, nous proposons l'idée. Elle plut, mais dans une forme différente, il fallait être de journée pour permettre l'accès à tous. Le compromis fut vite trouvé, de midi à minuit, une large plage horaire de jour et de nuit, temps où les choses se vivent et se disent différemment. L'appellation s'est faite ainsi, les midi-minuit. S'organisaient donc, dès le mois d'octobre 2014, des espaces-temps de rencontres, d'exploration, d'expérimentation, d'émulation et d'ennui, d'excitation et de fatigue, de sons et d'images, de mémoires et d'utopies. Quatre étaient prévus pour varier les lieux et les saisons : Givors et Rive-de-Gier l'hiver ; Saint-Chamond et encore Rive-de-Gier au printemps.

Avec la modestie de notre organisation au regard des moyens déployés pour certains événements participatifs institutionnels, nous n'avons eu l'énergie et le temps que d'aller au bout de deux éditions : au théâtre et à la médiathèque de Givors le 30 janvier 2015, puis à l'Imprimerie Théâtre de Rive-de-Gier le 6 février 2015. Il est bien délicat maintenant de revenir sur ces deux fois douze heures en quelques pages de ce rapport. Il est aussi bien délicat d'en tirer bilan, de les évaluer, tant nos cadres et nos critères d'appréciation scientifique sont étrangers à ce qui s'est passé. Il y a eu quelque chose de l'acte artistique, de la création en situation, poétique, humaine. La récolte, les matériaux recueillies ont été abondants, une riche matière première pour enclencher la qualification, le récit diversifié des lieux dans le rapport scientifique, le labo numérique et le guide indigène - tous trois à statut différent. Les deux midi-minuit ont fait acte de coproduction. Sans en douter, mais sans aboutir évidemment. Un magma inachevé, des bribes, des textes, des photos, des vidéos, des mots, des pièces, des fragments appellent maintenant le travail de formalisation, de construction et de hiérarchisation. Ce travail est long et rigoureux et exige des choix et des appréciations d'un collectif plus restreint.

Construits pourtant avec une logique commune, les deux événements ont produit des résultats très différents. A Givors, une quarantaine

de personnes ont participé et cela a favorisé une ambiance intimiste, chaleureuse. A Rive-de-Gier, plus d'une centaine de personnes étaient là. La présence d'une classe de seconde du lycée Georges Brassens de la ville et des étudiants de l'Institut d'urbanisme de Grenoble ont sans conteste contribué à une ambiance plus bouillonnante et intergénérationnelle.

Nous étions à chaque fois accueillis dans des espaces culturels publics, théâtres et médiathèque où nous appelions à l'engagement des personnes intéressées pour qu'elles prennent part à l'organisation et aux choix des lieux et des thèmes à explorer de midi à minuit. Les deux événements ont été un ensemble de propositions pour parler, filmer, parcourir, écrire, lire, écouter, projeter des films ou des archives, cartographier. Cinq espaces dédiés sont créés. Un soin particulier a été donné à l'organisation de l'accueil-bar, conçu comme le centre névralgique, le point de ralliement, l'espace le plus propice à la rencontre, à la convivialité, au réchauffement et à la restauration, au repos. Chacun y apportait quelque chose, nous y avons en plus préparé des soupes, des boissons chaudes et des jus pressés, des livres y étaient déposés en consultation, des textes imprimés, des cartes postales accrochées pour y recevoir quelques mots, quelques pensées écrites à la volée, un casque audio pour écouter, pourquoi pas, une émission de radio « Odyssée dans la vallée ». A l'accueil-bar, les horaires des différents ateliers étaient affichés. De là, commençait un autre espace dédié, hors les murs cette fois, celui des parcours urbains. De petits groupes, chaudement habillés, bloc-notes, dictaphones et appareils photos, partaient sur des itinéraires définis ou à négocier en chemin. On commentait, on découvrait. Les plus enracinés racontaient l'histoire ou les anecdotes liées à tel statut, telle rue, telle boutique, telle traboule. D'autres proposaient des exercices, des contraintes d'observation pour sentir les lieux de manière inhabituelle. Il y a eu des parcours de jour, d'autres de nuit, tous ont eu une saveur différente. Dans le hangar de l'Imprimerie Théâtre de Rive-de-Gier et dans la médiathèque de Givors, s'est tenu l'atelier cartographique, organisé et animé principalement par les étudiants d'urbanisme. Ils avaient prévu des thèmes, des fonds de cartes vierges, des cartes IGN, des post-it, des couleurs, de grandes nappes de papier pour dessiner, spatialiser, griffonner. Ces séances, à l'image aussi des midi-minuit, ont été des coups d'essais où les cartes ont servi à l'évocation des lieux, où chacun racontait ses pratiques et ses usages de l'espace. La construction collective de cartes demande un temps de formalisation que le rythme des ateliers successifs ne permettait pas. Dans la salle multimédia de la médiathèque de Givors et à l'étage de l'Imprimerie Théâtre, nous trouvons le labo numérique, espace d'images et de sons. On pouvait déverser sur la plateforme en ligne les photos et vidéos prises pendant les parcours urbains,

une vidéaste projetait des rushs d'archives de l'histoire industrielle de la vallée. D'anciens ingénieurs et ouvriers les commentaient, chacun essayait de retrouver les lieux exacts, racontait avec précisions les procédés techniques et industriels que leur évoquait telle ou telle prise de vue. On y a projeté un film documentaire sur les auto-constructeurs Castors des années cinquante et soixante à Rive-de-Gier, en présence de personnes retraitées y ayant participé. Dans le labo numérique, il a été aussi organisé des conférences en multiplexe, expérimentation technique pour jouer des espaces, pour mettre en scène la parole produite depuis les lieux, de la métropole, de ses marges, renverser les hiérarchies et décentrer les propos. Nous parlions et débattions de Givors ou Rive-de-Gier avec deux personnes par skype, l'une à Lyon, l'autre à Saint-Étienne. Enfin, le cinquième espace était celui dédié aux ateliers d'écriture. Une table, des papiers et des stylos, rien de plus, à l'accueil-bar ou hors les murs à Givors, ainsi que dans la salle à manger du gîte attendant à l'Imprimerie Théâtre. Chacun, avec son degré d'habitude de l'écriture, participait aux discussions, aux lectures collectives et se pliait aux contraintes d'écritures énoncés.

Aujourd'hui, il reste beaucoup de notes prises chacun de son côté, celles prises dans les cahiers bleus que chaque référent d'ateliers remplissait, des photos et des vidéos mises sur le labo numérique, des textes, de grandes cartes sur nappes et papiers. Mais le bilan est malaisé. On peut constater les échecs et les fragilités : les consignes brumeuses d'une organisation collective, les objectifs évasifs à l'image de l'ensemble de la recherche, l'angoisse des étudiants à s'extraire des exigences programmatiques et opérationnelles, les limites et les problèmes techniques, logistiques et numériques, tenir dans la durée de douze heures d'événement. On sait aussi que nous n'avons pas complètement résolu le défi de l'ouverture vers certaines personnes. Si nous ne pouvons pas faire venir tout le monde au théâtre ou à la médiathèque, pourrions-nous installer nos ateliers dans l'accueil d'une crèche pour trouver les jeunes parents ? Dans une maison de retraite, pour y voir les plus anciens ? Dans une prison, pour y rencontrer les plus proscrits ?

Nous le savons, il y a d'autres résultats à cette expérience que la récolte des mots, des récits et des paroles. Il y a notamment la rencontre d'acteurs, en autonomie et à distance des institutions. Les deux midi-minuit sont restés des événements informels, non pas contre les institutions, mais seulement un peu avec. Nous étions hébergés dans des structures publiques ou en délégation de service public, les quelques centaines d'euros provenaient d'une lointaine subvention ministérielle et nous avons invité des élus et représentants politiques locaux. Les suites, les effets, les conséquences de ces temps ne sont pas simples à évaluer.

Certains disent qu'il y a eu des retentissements, que ça bruisse çà et là.
Comment savoir ?

Ces deux midi-minuit ont été extra-ordinaires, principalement du fait de l'immatérialité de l'expérience. Au regard des formes classiques de la participation, ces deux midi-minuit auraient du échouer, s'effondrer, il n'en a rien été et l'autogestion s'est avérée efficace. Les midi-minuit ont créé une onde, une bulle, une atmosphère particulière d'une participation très humanisée. Ces situations ont provoqué des inédits, des à-côtés, des tout petits bouts d'humanité : le presse-agrume mexicain de l'accueil-bar qui deviendra comme un jeu, un objet fétiche qui produira les jus frais et une forte énergie collective ; un retraité ouvrier kabyle se trompe d'horaire, arrive et reste à une séance d'écriture sur « accoucher autrement à Givors » ; un torrent de larmes en parlant de l'attachement au territoire dans un atelier d'écriture ; l'excitation et les troubles perçus chez les participants des parcours urbains revenant du centre commercial de Givors, du MacDo ou du cimetière de Rive-de-Gier ; des étudiants et des lycéens qui s'éveillent, s'approprient des thèmes ou l'animation d'un atelier. ■

2.4 La foot-analyse

Trente-deux pays, de cinq continents, disputèrent soixante-quatre matchs dans douze stades imposants, beaux, fonctionnels, de l'Allemagne unifiée : onze stades de l'Ouest et à peine un de l'Est. Ce Mondial fut marqué par les slogans que les sélections arborèrent, au début des parties, contre le fléau universel du racisme. Le sujet était brûlant. À la veille du tournoi, le dirigeant politique français Jean-Marie Le Pen avait proclamé que la France ne se reconnaissait pas dans ses joueurs, parce qu'ils étaient presque tous noirs et que leur capitaine, Zinedine Zidane, plus algérien que français, ne chantait pas l'hymne national; le vice-président du Sénat italien, Roberto Calderoli, lui avait fait écho en proférant que les joueurs de la sélection française étaient des Noirs, des islamistes et des communistes qui préféraient L'Internationale à La Marseillaise et La Mecque à Bethléem. Quelque temps plus tôt, l'entraîneur de la sélection espagnole, Luis Aragonés, avait traité le joueur français Thierry Henry de « nègre de merde », et le président perpétuel du football sud-américain, Nicolás Leoz, avait présenté son autobiographie en disant qu'il était né « dans un village où vivaient trente personnes et cent Indiens

» *Eduardo Galeano, Le football, ombre et lumière, 2014, Lux éditeur.*

Une autre façon de (par)courir le territoire, a été de se mettre en mouvement et en projet, d'aller à la rencontre d'anciens joueurs d'une institution locale : le COSC, le club de football de Saint-Chamond. Créé en 1908, le Club Olympique Saint-Chamond a longtemps évolué dans les championnats régionaux. Renommé pour sa politique de formation, il fusionne en 2010 avec deux clubs de quartier, Fonsala et Izieux pour donner naissance au Saint-Chamond Foot. Un chercheur du projet y a joué autrefois dans les catégories de jeunes et nous organisons avec les anciens de cette équipe un match suivi d'un repas et d'entretiens. La rencontre est organisée avec l'aide active d'un des anciens joueurs. Après avoir rencontré des difficultés à accéder à un terrain municipal en herbe, nous réservons ensemble un terrain indoor, avec, à suivre, un barbecue organisé par l'établissement. La rencontre a lieu le dimanche 24 mai 2015.

Les anciens joueurs ont répondu présents. La plupart habitent toujours la vallée, ils sont nombreux à s'être installés dans les hauteurs : « on est d'une génération qui est plus tentée d'habiter sur les hauteurs que de redescendre dans le creux... ». Au lieu de se retrouver au stade municipal de Saint-Chamond comme espéré initialement, la rencontre a lieu dans la ville d'à côté, à L'Horme, à l'arrière d'une friche industrielle bordant le Gier et l'A47. Dans une ancienne halle ayant échappé à la démolition, un segment a été reconverti en soccer-foot, un ensemble de terrains indoor/outdoor développé par un ancien Vert. L'expression désigne un ancien joueur professionnel de l'ASSE et constitue, grâce à ce fort capital symbolique, relationnel et financier, une garantie de notoriété, sinon de succès quand il s'agit de développer un projet économique, souvent avec l'entourage familial ou amical du joueur. Le match, malgré l'âge des joueurs, malgré l'absence de pratique sportive régulière de la majorité d'entre nous et même d'enjeu apparent, si ce n'est de se retrouver des années après, est marqué par un rythme enlevé. Le football est encore fluide, technique, léché. Les automatismes reviennent, rappelant que l'équipe a joué à un haut niveau régional. Un football fait de passes vers l'avant, de mouvements collectifs exécutés en silence, sans artifice et crânerie. Un football d'école, pas de quartier, qui rappelle que le COSC a été, pour cette génération, une structure très compétente d'accompagnement au sport mais aussi une ressource à talents pour les clubs de haut niveau de la région (ASSE, OL). Le rapport des clubs

amateurs avec le haut niveau n'est d'ailleurs pas sans difficulté, car, s'il offre des opportunités à certains joueurs, il ne facilite pas, par ailleurs, le travail d'éducation physique, sportif et social de long terme. Même si cela est peu relevé dans la suite de la journée, nous jouons par ailleurs bien au football dans une friche industrielle partiellement reconvertie (au sein d'un mini-projet urbain dont nous avons rencontré le promoteur quelques semaines auparavant), et, à l'évolution des jeunes joueurs devenus adultes et occupant, pour la plupart, d'autres fonctions que leurs pères répond la transformation physique des lieux de jeu.

Les entretiens ont eu lieu après la douche, en deux groupes, à l'écart du repas. Mais le repas (comme l'ont été le vestiaire et la douche) constitue à l'évidence un grand entretien collectif, dont la théâtralité ne fait aucun doute. Dans cet ensemble d'échanges de formalisme très variable, nous parlons et comparons Lyon et Saint-Etienne (en défaveur intégrale de la première), ainsi que de la rivalité Saint-Chamond/Rive-de-Gier ou de l'illusion totale d'attirer ici des Lyonnais. Manifestement, la vallée du Gier est un objet géographique que les joueurs ont du mal à cerner, à accepter. Ils le contestent, en rien, contestent sa beauté ou la moque parfois avec une ironie burlesque, qui évoque des attachements d'abord humains avant que d'être des attachements aux lieux. Paradoxalement, cette ironie ne semble pas décisive. S'ils sont nés à Saint-Chamond, Rive-de-Gier ou ailleurs dans la vallée, ils ne renient absolument pas leur appartenance aux lieux de leur enfance, et pas non plus à un territoire plus vaste et manifestement stéphanois dans lequel ils ont des relations, des échanges. La géographie locale n'est pas évidente à cerner. Tout au long de l'entretien, la question du périmètre de la vallée du Gier revient et reste indéterminée, un doute sur les limites plane en permanence, sans gravité sur les appartenances géographiques des uns et des autres. Ce flou, bien vécu, exprime, de manière assez convaincante, les multiples échelles de la vie sociale d'un trentenaire aujourd'hui dans la vallée du Gier. A l'extérieur, on est des stephs (stéphanois) et à l'intérieur de la vallée, on est saint-chamonais, ripagérien, etc. Il est aussi question, et abondamment, de migration (partout en France existerait une mafia stéphanoise, créant du lien, ouvrant des portes, générant de la fierté) et d'immigrations, celles de la vallée. L'impression est que tous les gens d'ici sont des immigrés intégrés progressivement au contact de la petite minorité des « Français populaires » et des immigrés précédents. Une forte nostalgie plane sur ce sentiment d'une communauté unie dans la pluralité des origines et dans laquelle on ne faisait pas de différences. Les joueurs d'origine non immigré revendiquent n'avoir fait à l'époque aucune différence : ils ne voyaient pas l'ethnicité, disent-ils. « Ce que nous avons vécu, nos enfants ne pourront pas le vivre » , disent-ils encore.

Il y a dans cette formulation, certes classique, d'un âge d'or disparu, quelque chose qui fait écho aux processus de divergence culturelle et de différenciation observables en général et dans la vallée également, et cités par d'autres interlocuteurs. Alors que la question du genre a imbibé de nombreux espaces de débat ou de vindicte, cette petite communauté éphémère et discontinue d'anciens jeunes joueurs amateurs, devenus maris, pères et travailleurs, dit aussi une forme de masculinité populaire : plusieurs retraités sont présents également, des pères de joueurs, anciens cadres associatifs ou entraîneurs d'équipes jeunes ; des mamans amènent au moment du dessert des gâteaux que plusieurs joueurs revendiquent pourtant d'avoir fabriqués eux-mêmes, elles saluent, font la bise et bavardent quelques instants avant de repartir chez elles. Les épouses ou compagnes sont absentes physiquement, quoique fréquemment évoquées. Le genre s'exhibe ici entre hommes, sans lien à la religion, ni aux querelles politiques. Une grande part de l'échange porte également sur le fait que tous avaient migré. A Lyon, Dijon, Lille, Montpellier, mais pour tous revenir. Ces trentenaires expriment sincèrement et sans détour l'importance du socle familial dans la construction du parcours résidentiel et, également, celles de l'amitié. Après un exil lié à l'entrée dans le monde du travail, on finit par revenir au pays. Ainsi sont les « partis-revenus » si nombreux dans la vallée du Gier.

Enfin qu'a signifié ici pour nous, chercheurs, la pratique du football amateur comme modalité paradoxale de la recherche ? C'est certainement d'avoir continué à élargir la relation entre recherche et société, à travers l'exploration de situations tenues pour secondaires en général. C'est dire toujours que les situations font sens la plupart du temps pour la recherche, autant les situations rencontrées que celles qui sont créées par les chercheurs. Certes, le champ des performance studies est très faible en France, mais nous revendiquons d'avoir expérimenté là une convergence entre des pratiques partagées et l'idée de produire ensemble des connaissances, idée que les joueurs ont accepté. L'extension de la recherche au domaine de la vie ordinaire en général ne nous a pas choqué et d'ailleurs, nous avons aussi joué et même gagné à une session de Questions pour un champion avec des retraités fortement engagés dans cette pratique et représentant ici une autre forme de la connaissance sous les registres de l'érudition et de l'émulation compétitive. Nous aurions aussi pu faire prospérer cette situation. Jouer au football a été pour les trois chercheurs hommes de ce projet une représentation possible de l'extension de la recherche à la vie ordinaire en général, de l'égalité des activités et des acteurs. Cette session de foot-analyse connaîtra un sort plus grand et certainement plus « verbatim style » dans le guide indigène de détourisme en cours de production. Elle est marquée à nos

yeux par la présence, l'importance et donc la possibilité de la confiance dans un processus de recherche incliné à tenir pour compétents les autres acteurs de la ville ordinaire. ■

Chap. 3

LES LANGUES ORDINAIRES DANS LA VILLE ORDINAIRE

Introduction

La recherche s'expose par l'écrit. Elle se donne à lire essentiellement, avec les difficultés que l'on sait, et notamment le pacte de non-lecture, lié à la prolifération éditoriale aux nombreux ressorts (Sloterdijk, 2012 ; Bayard, 2007). L'enquête en sciences sociales se réalise pourtant souvent dans l'oralité. Il y a donc dans cette transmutation d'une recherche en train de se faire, largement oralisée, en une production de connaissance finale, massivement écrite, un grand mystère, au sens religieux du terme (qui relève de la séparation entre initiés et non-initiés). Certains courants de recherche ont voulu s'attaquer à une partie de ce problème en développant la lexicométrie d'entretiens ou de discours, notamment les sciences politiques, ou, en sociologie, des formes de restitution d'entretiens, dans lesquelles la parole de l'enquêté représente une part importante du texte final. Si *La misère du monde* (Bourdieu, 1993) en est un exemple très connu, la recherche épistolaire conduite par Stéphane Beaud avec Younes Amrani dans *Pays de malheur* (2005) traduit encore davantage le souci d'une parole directe, mais au travers de la messagerie électronique (qui serait peut-être un intermédiaire entre l'écriture classique et l'oralité spontanée). Enfin, le projet éditorial de Pierre Rosanvallon et des éditions du Seuil, *Raconter la vie* (2014) s'est clairement positionné sur ce créneau : « pour remédier à cette mal-représentation, il veut former, par le biais d'une collection de livres et d'un site internet participatif, l'équivalent d'un Parlement des invisibles. Il répond ainsi au besoin de voir les vies

ordinaires racontées, les voix de faible ampleur écoutées, la réalité quotidienne prise en compte. L'entreprise Raconter la vie ouvre un espace original d'expérimentation sociale et politique, autant qu'intellectuelle et littéraire. » (extrait du site). Bien sûr, à ce stade, la recherche semble alors avoir disparu au profit d'une action de promotion sociale et politique. Nous savons aussi les limites d'un tel projet, tant sur le plan des contenus acceptables et acceptés, que sur les hiérarchies des auteurs, connus et inconnus.

Dans le cadre de notre recherche, nous avons déjà présenté nos entrées par la littérature, mais il est certain que nous avons d'abord vécu, reçu et ressenti l'oralité. Et nous nous disons intéressés par cette matière relationnelle qu'est la langue orale - toujours un pluriel en réalité et particulièrement mal décrit dans l'espace linguistique légitime (Morante, 2009). Nous savons aussi que tout n'est pas dicible, ni bon à écrire et que cette distorsion devrait davantage attirer notre attention, par exemple, dans la formation de nos étudiants, entre les écritures de la confiance et les écritures publiques, par exemple. S'il existe des paroles toxiques ou inertes, censure et autocensure sont la plupart du temps au delà de ces caractérisations. Alors, comment socialiser les langues ordinaires dans l'espace commun ? D'abord en faisant droit à l'égale dignité de toutes ces langues, car c'est le système global qui permet le sens : langue commune et langues étrangères, mais aussi sociolectes, actes de langage particuliers, etc. C'est au fond le système des langues dans la vallée du Gier qui intéresse la cohérence des personnes et des groupes. La question des accents y constitue une de ces expériences. Si l'accent de fond stéphanois peut être joué à la demande par certains adultes et même surjoué, notre expérience répétée des lycéen-ne-s de Rive-de-Gier montre qu'il ne s'agit pas de folklore ou de vieilleries pour linguistes nostalgiques. La puissance de l'accent local chez des enfants de familles issues de l'immigration maghrébine ou turque nous a frappé, comme les formes d'appartenance, clivées sans aucun doute (dénigrement vs valorisation), mais certaines. Si tout ce que nous venons d'énoncer constitue des répertoires de langue orale, nous n'avons pas oublié qu'il existe un répertoire ou plutôt des répertoires de textes écrits dans, depuis et à propos de la vallée du Gier. Cet ensemble constitue une bibliographie de la vallée, qui contredit l'idée de territoires non écrits et sous-documentés, mais questionne plutôt la cohérence de ces démarches en suggérant l'idée que le pacte de non-lecture s'applique peut-être d'abord aux territoires ordinaires tels que définis par l'appel d'offres du Puca. Ce n'est pas qu'il n'y a rien, ou qu'aucune recherche n'y est menée, bien au contraire, mais que la socialisation de ces écrits est défailante, engageant la responsabilité des politiques publiques. ■

3.1 Les langues institutionnelles

Au sens où nous l’entendons, le contexte d’une formule n’appartient pas à un ordre de la réalité mondaine dont la description par le chercheur fournirait la conjoncture éclairante de la formule : il appartient à l’ordre du réel discursif et symbolique dont la formule elle-même relève. Dans l’enquête que nous avons menée autour de « purification ethnique », l’analyse faisait apparaître des désignants, des événements, des petites phrases ou encore des slogans comme étant des contextes de la formule. Pour ce qui concerne la formule “développement durable”, la documentation permet d’observer des contextes d’une grande richesse, dont nous ne faisons ici qu’évoquer quelques points. [...]En conclusion, c’est moins sur la formule “développement durable” elle-même que nous souhaitons insister que sur la façon dont celle-ci témoigne, plus généralement, de certains fonctionnements discursifs. Différents auteurs ont relevé les rapports étroits qu’entretiennent les discours institutionnels et diverses formes d’effacement. [...]Dans son analyse des discours humanitaires, Philippe Juhem (2001) met en avant l’absence d’opposition et de contre-argument que ces discours rencontrent, faisant d’eux des discours

sans adversaires. Au cours de leur travail sur la fabrique des discours institutionnels, Claire Oger et Caroline Ollivier-Yaniv (2006) s'intéressent pour leur part aux procédés de lissage qui visent à conjurer le désordre discursif. ***Alice Krieg-Planque, « La formule "développement durable" : un opérateur de neutralisation de la conflictualité. », Langage et société 4/2010 (n° 134) , p. 5-29.***

Nous rencontrons dès le début de notre recherche différents termes et contextes discursifs institutionnels dans et à propos de la vallée du Gier. En premier lieu, nous retrouvons (car nous la connaissons dans nos métropoles respectives) la langue métropolitaine qui entre dans la vallée tant par l'amont, Saint-Chamond et Rive-de-Gier, que par l'aval et Givors. C'est la langue des éco-quartiers, de l'attractivité, des projets, de la combinaison d'échelles, celle des techniciens et des élus d'un certain niveau d'intégration au système métropolitain et régional. Il s'agit d'abord d'une langue d'initiés, celle qui sert à établir et valider des projets, à exprimer des stratégies, à dire l'avenir radieux, une langue enthousiaste, voire légèrement hystérique tant elle semble avoir vocation à s'étendre et à prendre (de) la place d'autres langues. D'apparence non restrictive, elle est invasive et publicitaire. Elle s'entend avant tout efficace en interne et convaincante à l'extérieur. Certains élus de la vallée la parlent particulièrement bien. Évidemment, la vallée du Gier est inégalement intégrée dans les dynamiques métropolitaines et nous observons plusieurs effets de ce gradient. Tout d'abord, certains acteurs semblent en réalité réfractaires à cette langue métropolitaine. Ils ne la parlent pas. Malgré les qualités propres que nous avons rencontrées chez ces acteurs modestes, ringards peut-être ou trop sensibles à un ethos populaire proche de la common decency (Michéa, 2011) et du refus de parvenir, ils ne sont pas reconnus, ni entendus. Ils ne sont même pas « parlés ». Il y a là un effet d'éviction dont la composante linguistique et politique paraît patente. Ils sont souvent des indigènes d'ici ou de là-bas (et souvent des deux à la fois). C'est, au fond, l'hypothèse que, contrairement aux annonces des langues métropolitaines, l'éloignement des centralités, donc de la langue institutionnelle, des fortes valeurs et du capital urbain, dévalorisent réellement les acteurs de ces espaces périphériques, qui, de fait, parlent une autre langue que la langue

métropolitaine. Il y a là un problème. Le suivi très lointain et la lecture proche d'un avis de la Conférence métropolitaine (une appellation déjà très marquée, entre géopolitique et savoir savant, qui regroupe quatre Conseils de développement dont celui de Lyon et Saint-étienne) sur l'avenir de la vallée du Gier, semble corroborer notre ressenti. Le Gier demain, stratégie de reconversion pour un territoire en devenir (2015) est un exemple remarquable d'écriture développementaliste métropolitaine. Il ne nous semble pas y lire, au delà de la liste d'un certain nombre d'atouts économiques et culturels, au delà de nouveaux mythes sociaux (L'usine du futur, l'imprimante 3D, la norme ISO 26000), autre chose qu'une approche instrumentale et verticale du développement local - « au service de ». Il s'agit de faire de la vallée du Gier un show-room d'une néo-industrialisation vertueuse dans un territoire stratégique à d'autres échelles et pour d'autres acteurs. A l'exception du point 33, paradoxalement dédié aux démarches ascendantes quand tout l'avis met en oeuvre des projets descendants, ce texte politico-administratif, ne fait nullement mention des acteurs locaux habitant le territoire, sauf en termes d'acceptabilité. Il nous semble illisible pour l'immense majorité des habitants et souvent d'une très grande ambiguïté sur les postures réellement choisies. De telles orientations proposées par les Conseils de développement expriment d'abord une conviction, celle de la potentialité féconde d'une plus-value métropolitaine à même de répondre sur plusieurs décennies aux enjeux exprimés par les citoyens. A cet égard, ils sont convaincus des avantages qu'apporterait la mise en oeuvre d'une gouvernance métropolitaine spécifique, associant toutes les parties prenantes et ouverte aux partenariats avec les autres collectivités locales concernées.

Un projet de cette ambition nécessite en outre une réelle approbation citoyenne via une démarche de concertation appropriée, qui doit prendre place dès la phase d'élaboration. Une initiative originale, associant citoyens, élus, acteurs économiques et autres parties prenantes est à cette fin proposée pour faire partie du rendu de la CMCD au même titre que le présent avis en forme d'argumentaire. L'expérience lilloise du quartier de l'Union montre des éléments de faisabilité. [Pôle métropolitain, 2015, Le Gier demain, stratégie de reconversion pour un territoire en devenir, page 7]. La démarche d'association des habitants fait référence dans le point 33 à de nombreux outils usuellement saisis par les métropoles : inventaire, parcours, questionnements et événements participatifs, cartographie subjective, mises en récit, site interactif, (re)nomination (Gier Renouveau).

Nous rencontrons ailleurs la langue de la participation, qui serait celle des médiations, y compris réputées alternatives (les nôtres ?), attrapées à

leur tour par la dynamique métropolitaine, celle des nombreux dispositifs participatifs et collaboratifs, arpentage, Fablab, Tiers-Lieu, co-working, voies douces : obsolescence programmée du langage, comme des mots évidés avant d'avoir pu donner une consistance réelle à des objets. Une langue du fantasme. Une langue du montage de dossier, nous en voyons passer quelques uns, pour lesquelles on nous demande de contribuer, où la liste des mots-clefs sans vraie relation au territoire vécu est attendue par des institutions qui disent souvent être à court d'idées et à l'écoute, mais refusent celles que des acteurs leur proposent parce qu'elles sortent de la langue et des cadres de pensée. Nous avons affaire là à une vraie situation de traduction interne à une société. Dans le contexte d'une refondation de l'échange entre la société locale et les institutions, les chercheurs peuvent-ils être passeurs et interprètes entre des langues devenues partiellement non inter-compréhensibles?

Nous avons aussi croisé la langue de notre métier (peut-être, ou en tout cas celle d'une voie professionnelle mâtinée de médias) telle que les étudiants en urbanisme la reproduisent - avec nous, avec les enquêtés et en restitution publique avec des élus et des associatifs. Cette langue semble être celle de la sûreté, des certitudes et des réponses maîtrisées, attendues, déjà-pensées, quand tout en réalité dit aujourd'hui les incertitudes, celles de la rencontre, de la mesure, de la décision, de la conséquence. Les étudiants, dans leurs retours des premiers séjours d'atelier dans la vallée, l'ont pourtant dit à leur manière : ce temps-là, les premiers temps, ont d'abord été celui de l'abandon des préjugés et des stéréotypes négatifs, laissant penser que tout terrain de recherche est d'abord une petite mort et une petite renaissance à un nouveau terrain. Une ouverture. De même, leur prise progressive de responsabilité dans l'organisation des ateliers des midi-minuit nous a montré le grand potentiel humain et technique de ces étudiants, capables d'animer des ateliers d'écriture, de conduire des parcours, d'écrire, d'aller vers les autres. Ils ont « assuré » et mis une humanité, parfois brouillonne, mais le plus souvent efficace et engagée dans leurs participations aux ateliers. Il s'est bien passé quelque chose échappant à la logique scolaire et disciplinaire. Pourtant, la restitution publique finale et certains travaux écrits qui l'accompagnent nous semblent à la peine. Nous croyons voir ici une contradiction entre une langue ordinaire qui est celle des expériences, bonnes ou mauvaises, mais toujours un peu émouvantes qui transforment l'individu et le groupe, et une langue désirée, la langue institutionnelle, disciplinaire, celle du métier et de l'employabilité, d'une forme d'urgence à en être, du monde professionnel. Un sésame, qui, pourtant, à nos oreilles, sonne un peu creux, et, parfois, nous déçoit, quand bien même des oreilles institutionnelles semblent attentives, et, à

notre sens, peu exigeantes, peut-être rassurées par la timidité étudiante, alors qu'elles devraient aussi l'interroger. Sans doute, nous n'avons pas la force d'aller plus loin dans la remise en cause de cette schizophrénie produite par la rencontre entre plusieurs institutions (l'université, les collectivités, les médias de masse) et des aspirations étudiantes à trouver une place rapidement, vivre, gagner sa vie et croire à ce qu'on fait, s'épanouir dans un métier, les deux vérités du travail selon Bourdieu (1996). ■

3.2 L'oralité

Bourdieu introduit cette notion de "marché linguistique" pour échapper, dit-il, "au mode de pensée dualiste qui oppose une langue étalon, mesure de toute langue, et une langue populaire". [...] Les échanges symboliques ne sont pas seulement des actes de communication, entre égaux, entre pairs, ce qui supposerait l'égale compétence linguistique des locuteurs-producteurs, mais ils sont "des rapports de pouvoir où s'actualisent des rapports de force entre les locuteurs et les groupes respectifs dont ils sont les agents" (les conflits de langue reproduisant dans leur logique spécifique, et non comme reflet, les conflits de classe) la communication verbale implique désaccord, conflit, violence, négociation, résistance. Elle est le lieu de l'interaction verbale, lieu où s'inscrivent dans et par la langue, des relations sociales. Ainsi l'acte de parole ne doit pas être défini seulement comme acte de communication, mais comme action, et si la grammaire doit lui définir un sens, la relation de cet acte langagier à un marché lui attribuera une valeur. *Yasmine Chudzinski, « À propos de ce que parler veut dire. », Études de communication, 2 | 1983.*

***Nous voudrions écrire les qualités
scientifiques de l'oralité alors
même que ce qu'elles ont de puissant
ne peut être écrit. Grenoble, inconnu,
quartier Saint-Bruno, 2015***

Avant d'explorer davantage l'oralité de la vallée, nous souhaitons revenir sur les difficultés d'une recherche qui traite du sensible dans une société gouvernée par les nombres où, précisément, l'acte de parole est réduit à sa plus simple définition, c'est-à-dire communiquer, comme si la langue était un outil neutre et objectif. De plus, avec les big data (les mégadonnées) comme nouvel horizon, le nouveau système technique numérique formalise toujours plus précisément l'idée d'un métalangage qui se loge de manière artificielle dans la parole, dans le langage : l'oralité comme action est exploitable sous forme de nombre. Les financeurs de la recherche prennent la mesure de ce nouvel usage du langage, orientent et subventionnent de plus en plus des projets et des programmes tournés vers la révolution numérique. La data science sociale et son système technique apparaissent. Cette science questionne, inquiète ou réoriente les SHS. Elle promet de révéler les faits sociaux mieux que les autres. Le séminaire de la MSH-Alpes intitulé Recherche en SHS : Les méthodes évoluent et vous ? est un exemple d'un phénomène plus massif. Le sociologue deviendrait alors un data sociologue et le géographe un data géographe. C'est le signe contemporain de l'extension du domaine du dénombrement dans le gouvernement des sociétés. Ce mouvement tend à légitimer les méthodes comptables jugées plus fiables quand les méthodes d'observations d'entretiens ou de terrain semblent considérées comme trop subjectives (Beaud, 1996). A l'endroit de cette rationalité excessive du chiffre qui a pour effet de placer la loi sous l'autorité d'un calcul, nous avons préféré les mots, les bruits, ceux que l'on a entendu, sans parfois les écrire. Nous avons vécu et gardé l'oralité comme une richesse, presque comme un trésor.

L'oralité, c'est la parole située, dans son contexte, structurée. Dans le cadre d'une recherche en sciences sociales, la parole sort de la communauté et, selon des modalités différentes d'une discipline à l'autre, l'entretien sert de cadre à la collecte. Lors d'une retranscription, des éléments de l'oralité échappent : ce qui n'est pas écrit, la parole oubliée, celle qui relève de la rencontre de deux individus dans le court temps de la discussion. Cette rencontre occupe pourtant une place centrale dans

le déroulement de l'entretien, toujours spatialement inscrit. Nous disons que l'oralité, c'est plus qu'un entretien enregistré : l'oralité prend en compte les mouvements, la dynamique des séquences socio-spatiales. C'est ce que nous pourrions aussi nommer la recherche située, et le chercheur la connaît bien à travers l'observation participante ou, mieux, la participation observante. Dans ces situations, les paroles inédites, les anecdotes surgissent dans la langue ordinaire. Nous pouvons alors les saisir, tenter de les retranscrire. Ainsi l'oralité relève de la parole circulante dans le cadre d'une communauté de parole. Les gens se parlent parce qu'ils se connaissent et se reconnaissent. Ils peuvent se côtoyer quotidiennement, ils appartiennent aux mêmes structures d'organisation de la vie sociale (familles, quartiers, associations, syndicats, entreprises). Se rendre sensible à l'oralité de la vallée a été une de nos pratiques les plus nourrissantes, car nous y trouvons les différentes dimensions du don et de la décence commune. Plus qu'un nouveau dispositif, il s'agit de s'éloigner d'un certain cadre scientifique dans lequel parfois les paroles et la langue s'essoufflent et finissent par s'estomper.

C'est donc moins une retranscription stricte des situations orales qui nous a intéressés qu'une prise de recul sur la posture du chercheur ou, plutôt, une réduction de la distance entre le chercheur et le non-chercheur. C'est aussi tout ce qu'on est supposé ne pas écrire (nous qui écrivons tant). La directrice d'une médiathèque nous rapporte qu'à son arrivée, elle entreprend un désherbage. Le désherbage consiste à épurer les collections. Pour réponse, le maire lui envoie les jardiniers de la ville. Rapporté dans l'enceinte de la médiathèque, au milieu des rayonnages en cours de désherbage, ce récit de la distance socio-culturelle nous mènerait rapidement à une relecture des rapports complexes de la culture et de ses professionnels avec l'espace populaire. Le point de vue de cette directrice montre, selon nous sans guère d'ambiguïté, que le poste qu'elle occupe aujourd'hui dans cette petite médiathèque de la vallée n'est qu'un passage dans un parcours professionnel. Au-delà d'une certaine violence de classe, nous voyons qu'une partie de ces petites structures sont des tremplins pour des postes bien plus convoités ailleurs dans les territoires centraux. L'oralité permet d'approcher des parcours et des points de vue, elle permet aussi d'approcher des conflits davantage publics comme la relation à la grande littérature. Un directeur d'une des médiathèques de la vallée nous raconte incidemment qu'il n'invite plus d'auteurs littéraires, car personne ne venait. Il n'y avait pas de public pour cette oralité là. Parfois, cette parole souterraine et invisible de l'extérieur, cette parole de nos interlocuteurs parlant de la vallée à chier, du droit à l'immobilité, des clochards (pourtant inexistants). ■

3.3 Des bibliographies de la vallée

Les bibliothèques dans les quartiers populaires sont perçues comme un lieu d'intégration, comme une ressource, et comme un lieu de projection de la vie personnelle. Il y a une vision majoritairement très positive avec tout de même une connotation d'âge et de genre : pour le dire vite, les bibliothèques sont plutôt considérées comme destinées aux enfants et aux femmes. Mais la bibliothèque peut basculer du côté de l'institution étrangère aux habitants qui se sentent dépossédés. La politique de lecture publique au niveau local joue un rôle fondamental : les habitants n'ont aucune prise sur le budget, ni sur les collections, ni sur le recrutement du personnel. La bibliothèque apparaît alors comme un lieu construit pour les habitants mais qui n'est pas à eux. Ils ont le sentiment d'entrer dans un espace contrôlé par un autre groupe social qui n'est pas le leur. Un autre modèle de bibliothèque existe : celui de la bibliothèque populaire qui se pense comme étant du côté du peuple et pour le servir. **Denis Merklen, entretien à propos de Pourquoi brûle-t-on des bibliothèques, Archimag.com, mars 2014.**

Au début de notre travail, nous entrons dans une vallée que nous croyons naïvement, sous l'effet de nos préjugés de savants métropolitains, peu documentée, tous registres confondus. A l'usage, il n'en est rien. La vallée du Gier est très documentée par les sciences sociales, mais aussi par les institutions et par des habitants eux-mêmes, sur des modes formels et informels. Certes, la filière du livre y est incomplète et le milieu littéraire (au sens large si l'on y inclut la bohème littéraire), semblent au premier abord ne pas exister, voire y être des notions incongrues. C'est pourquoi nous n'allons pas produire ici de bibliographie détaillée au sens classique de la chose - il en existe déjà un certain nombre dans des travaux de synthèse, factuellement justes, mais essentiellement partiels et lacunaires. Nous allons plutôt essayer de convaincre le lecteur que la notion de bibliographie devra ici être déplacée, pour faire droit aux hypothèses de notre projet de recherche et à nos constats empiriques. En réalité, nous ne voulons pas parler d'une bibliographie extérieure (hétéronome) et qui se déroulerait, ligne après ligne, à propos de la vallée du Gier, mais d'une bibliographie intérieure (autonome) de la vallée du Gier, celle que sa société a produite et met à jour régulièrement. Malgré son histoire et sa géographie populaire, mixte de ruralité et d'immigration, souvent d'immigration rurale marquée par l'analphabétisme et un éloignement radical de la grande culture et de la langue officielle, la vallée du Gier génère sa propre bibliographie. Elle possède en outre des ressources habituelles et les outils devenus ordinaires de la lecture-écriture dans la société française : une figure littéraire du 19^{ème} siècle, indigène et dissidente, Guillaume Roquille, qui a écrit en franco-provençal et positionné le multiculturalisme et le multilinguisme dans l'histoire littéraire locale, non comme une discussion à venir, mais comme un état de fait, ancien et persistant ; une tradition de lecture publique portée par les institutions cléricales et celles issues de la grande industrie, notamment les bibliothèques des grandes entreprises de la Coordination culturelle qui fournissaient, avant la décentralisation, une infrastructure lecture-écriture reprise et développée ensuite par les municipalités ; une mise en réseau des bibliothèques urbaines et rurales dans les 21 communes du Syndicat intercommunal du pays du Gier ; plusieurs services d'archives municipales riches et dynamiques ; quelques librairies modestes, mais reconnues à Rive-de-Gier et Saint-Chamond ; des auteurs individuels et collectifs, des ateliers d'écriture, quelques éditeurs à spectre étroit et production réduite, quelques imprimeurs, des ouvrages régionaux ou urbains réguliers, bien qu'issus de processus de production assez hétérogènes. La réalité de la littératie de la vallée du Gier n'est donc pas réductible à une bibliographie classique. Si elle échappe à la

valeur et à la croyance littéraires (« Librairie ? librairie, c'est quoi ? », réponse d'un homme occupé à décharger des matériaux d'un chantier de construction alors que nous cherchons la librairie de Rive-de-Gier, elle même construite sur une association peu classique dans la librairie littéraire : librairie et salon de bien-être), la vallée du Gier produit néanmoins du texte, d'une manière mal diffusée, mal documentée, mal archivée et éloignée des formes de reconnaissance institutionnelles.

Encadré

En citant un extrait d'une fiction de l'étude Territoires 2040 de la Datar (2013), L'antipole ou la métropole slow, nous attirons l'attention sur l'écart entre la perspective méthodologique qui était la nôtre et les méthodes actuelles de la prospective territoriale. L'existence de scénarios multiples et réputés non normatifs comme l'usage de la fiction masquent la médiocre prise en compte des ressources locales de faible intensité et souvent situées aux limites mouvante du populaire et du savant. Territoires 2040 nous semble particulièrement normatif parce qu'il parle et écrit les gens (alors que ceux-ci parlent et écrivent). En ce sens, il n'est guère innovant au regard des débats récents sur l'habiter et le partage de l'expertise.

12 juillet 2040, 8 heures. Manuel, jeune menuisier à Rive-de-Gier, quitte son appartement dans un immeuble délabré du centre-ville et frappe à la porte de son voisin, Nicolas : comme tous les jours, il prend son café chez lui avant de se rendre à son travail. Manuel travaille chez Meubles Pour Tous, une entreprise autogérée d'ameublement située au bord du Gier et organisée sur la base des circuits courts : le bois provient des scieries de Saint-Chamond, et les meubles créés, simples, robustes et bon marché, sont vendus exclusivement dans la vallée du Gier. Meubles Pour Tous ne renouvelle pas

ses collections, n'a pas de stratégie de marketing et n'emploie aucun commercial : sa réputation locale est suffisante, et l'entreprise offre une garantie à vie à ses clients. Depuis la fermeture du magasin de mobilier et de décoration de Saint-Étienne, vendu une quarantaine d'années auparavant comme l'« un des plus grands d'Europe », plusieurs coopératives d'ameublement ont ainsi vu le jour dans l'agglomération stéphanoise, la plupart initialement financées par la Banque Mondiale sur la base du microcrédit. Meubles Pour Tous emploient ainsi une cinquantaine de personnes, qui perçoivent tous le même salaire. Celui-ci est peu élevé, mais Manuel aime son travail et estime avoir d'autant moins de raison de chercher à accroître ses revenus que sa participation au Système d'Échange de l'Est Stéphanois lui permet d'obtenir gratuitement la plupart des biens et services dont il a besoin.

Alors que Nicolas lui ouvre la porte, Manuel remarque combien son voisin semble plus âgé qu'il ne l'est : la vie l'a fait vieillir prématurément. Nicolas est depuis longtemps retraité. Il a commencé sa vie active dans une usine de sous-traitance automobile, à Saint-Étienne, au début des années 1990. Doté d'une sensibilité artistique, et sensibilisé aux métiers de la création par les nombreuses expositions organisées à Saint-Étienne à la fin des années 2000, il a par la suite entrepris une formation tardive de designer industriel. Las, le district du design envisagé par la métropole stéphanoise afin d'assurer sa reconversion s'est retrouvé rapidement concurrencé par Stockholm et Milan, puis par Shanghai et Bombay. Les designers locaux à succès ont émigré et la Cité du Design, objet de tous les espoirs du gouvernement local, a fait faillite dès la fin des années 2010. La politique de réindustrialisation lancée en désespoir de cause n'a pas non plus porté ses fruits. Plombée par la hausse brutale des taux d'intérêt

des emprunts toxiques contractés avant la crise des subprimes, la communauté d'agglomération s'est vue contrainte de renoncer à ses grands projets de redéveloppement. Malgré la baisse des taxes locales, la plupart des villes de l'agglomération stéphanoise se sont rapidement paupérisées sous l'effet du déclin économique régional massif.

Père célibataire de trois enfants, Nicolas n'a pas osé effectuer le grand voyage que ses nouveaux amis l'enjoignaient de réaliser. Après avoir occupé plusieurs postes précaires et faiblement payés dans le tourisme, Nicolas a finalement accepté, à 47 ans, le plan de préretraite proposé par le gouvernement. Avec 400 € de revenus mensuels, les services sociaux de la métropole stéphanoise l'ont orienté vers cet appartement inoccupé de Rive-de-Gier, propriété du conseil métropolitain depuis l'exil de son précédent propriétaire. Nicolas se satisfait de son sort, d'autant plus que ses trois enfants ne s'en sont pas si mal sortis, comme il aime à le répéter : l'un de ses fils est agriculteur en Haute-Loire, son second fils est serveur à Moscou - où son accent français lui vaut des pourboires nettement au-dessus de la moyenne - et sa fille occupe un poste d'encadrement dans une usine sidérurgique chinoise située à Dakar.

La vallée du Gier s'auto-documente dans la difficulté et la modicité des moyens à disposition. Les publications du CERPI et de l'ARRH, deux associations « patrimoine et histoire », ainsi que celles d'auteurs locaux (individus), sont très demandées en bibliothèque, comme le signalent certains professionnels, de manière déceptive (ce n'est pas vraiment leur littérature préférée, et souvent d'ailleurs ils n'habitent pas là). Les centres sociaux publient ponctuellement des ouvrages, comme les collectivités en inspirent d'autres, notamment via leurs services d'archives. Ils orientent puissamment le travail avec les enseignants et les associations. Ils contribuent ainsi à la formation d'une histoire locale partagée. Cette écriture grise, souvent à objectif scolaire ou micro-locale, respecte les normes de l'histoire-science et remplace ainsi la mythologie localiste ou conformiste,

non par l'absence et le déni, mais par un travail critique partagé (par exemple, à Saint-Chamond, le croisement de la commémoration de 14/18 et de la question de l'immigration pour l'industrie de guerre) et une mise en patrimoine collaborative (par exemple, à Givors, produire et porter l'histoire des maisons de la ville par leurs habitants actuels, plutôt que de faire classiquement de la maison d'illustre). Nous avons déjà évoqué des auteurs originaires ou résidants. Ils sont invités ici et là, discrètement, ils sont souvent passés ou ont été connus à travers des textes autobiographiques, d'histoire locale, voire de collectage, entendus souvent comme une littérature du pauvre. Ils sont pourtant le pendant côté auteurs de la relation positive des lecteurs au réseau de lecture publique, plutôt bien développé et auquel des habitants apportent beaucoup de choses (livres, archives familiales) selon les professionnels, en confiance. Au fond, ce que nous croyons avoir rencontré dans la société locale connue sous le nom de vallée du Gier, ce sont des processus à l'oeuvre dans les littératies dites secondaires ou dominées, qu'elles soient (post)industrielles ou (post)coloniales. La distance à l'écrit est forte, mais absolument non nulle et surtout, elle n'est pas négative au sens que Denis Merklen a pu donner en disant que la bibliothèque dans les milieux populaires est souvent à « nous », mais que parfois elle devient à « eux », signifiant alors l'échec de la politique publique de lecture-écriture. S'il n'existe guère d'illusion littéraire dans cette vallée populaire éloignée des institutions et des élites du livre (en réalité, elle est quand même là, notamment dans le réseau des ateliers d'écriture et des grands lecteurs des bibliothèques), il existe une pratique réelle, localisée, autonome de lecture-écriture en dépit des complexes culturels et des obstacles matériels et économiques. Parler ainsi de la bibliographie située et autonome de la vallée du Gier, de la société locale appelée vallée du Gier, c'est d'abord reconnaître et faire reconnaître les qualités culturelles quand elles ne sont pas dans l'excellence, mais dans l'ordinaire - et à les soutenir en dépit de l'ordinaire, parce que l'ordinaire de la littératie, c'est bien aussi. A ignorer cela, de bonne ou de mauvaise foi, les politiques publiques continueront longtemps de parler les gens et de les écrire, alors même qu'ils parlent et qu'ils écrivent. ■

3.4 Une grammaire urbaine

A notre émerveillement, le sens latin du mot lire, avant d'atteindre en second degré celui que nous lui accordons aujourd'hui, comprend celui de la traversée de l'espace, de la déambulation, de la navigation selon les contours et les détours de la côte. Il y aurait donc une lecture première, qui ne se contenterait pas du déchiffrement de signes composés dans un plan à deux dimensions, mais impliquerait l'exploration de l'espace à trois dimensions, exploration aux connotations aventureuses, puisque sur terre comme sur mer, la lecture de l'espace se ferait selon des chemins tortueux. Lire l'espace serait donc le recueillir en le marchant. Le rassembler en le parcourant. La forme spatiale ne serait donc être donnée d'un coup, mais conquise pas à pas ». Bruno Queysanne, *L'architecture de participation*, publication du Centre de Création Industrielle de Beaubourg, Paris, 1983.

Nous lisons une carte ou un paysage urbain, ce qui signifie que nous en décryptons les éléments constitutifs pour pouvoir les lier les uns aux autres afin d'en comprendre le sens général. Si la lecture des plans de ville est une démarche essentielle à l'analyse des formes urbaines, il convient de ne pas oublier la lecture de visu d'un terrain : aller sur place, arpenter et « prendre la mesure du site ». Le parcours doit

s'effectuer à plusieurs vitesses et selon plusieurs moyens de locomotion (à pied, en voiture, en bus, en vélo) afin d'appréhender toutes les échelles territoriales dans leurs complexités et subtilités. Parcourir à pied donne le temps de lire, parcourir en bus donne de la hauteur. On relit le texte différemment ; des détails apparaissent. Nous avons utilisé cette méthode de lecture de la vallée du Gier à de multiples occasions lors de cette recherche ; entre chercheurs mais aussi comme consigne d'investigation donnée aux étudiants de deux ateliers d'urbanisme de l'Institut d'urbanisme de Grenoble. Parcourir la vallée du Gier et chercher à la lire, c'est comme essayer de déchiffrer une très longue phrase sans ponctuation, un texte en latin devenu presque indéchiffrable par méconnaissance de la langue, par l'usage fréquent d'abréviations, par la confusion de certaines lettres et par son support, un palimpseste déjà gratté par un stilet moderniste. La vallée du Gier n'est pas un livre, c'est un rouleau ou un vélin, délité. Des fragments sont tombés qui rendent la lecture impossible ou malaisée. Comment comprendre les villes industrielles que furent Rive-de-Gier, Lorette ou Grand-croix quand il ne reste plus qu'une cheminée d'usine trônant sur un parking ou que le Gier, ordonnateur de la croissance, est aujourd'hui enterré ? Qui sait encore lire l'architecture d'une façade lépreuse d'un vieil immeuble et faire l'hypothèse que telles fenêtres superposées indiquent que l'immeuble avait été construit pour accueillir un métier « tambour » (métier à tisser les rubans en velours) Le texte fourni par la vallée est d'autant plus complexe à lire qu'il présente un sens caché. Rien de très ésotérique mais quand même... Du second degré. La lecture du paysage ne dit rien de la vie des gens. Nous faisons l'hypothèse que Rive-de-Gier est (devenue ?) une ville dans laquelle l'espace public semble délaissé, car le sens est à l'intérieur des maisons. Ce qu'on donne à voir de l'extérieur est médiocre : murs blafards, lépreux ou sans crépi mais qui cachent des intérieurs soignés. Ce serait une ville où les gens habitent peu l'espace public, sans hiérarchie. On est ici loin du bel espace à la française dont se gargarise Lyon ou que l'Epa de Saint-Etienne aimerait bien mettre en œuvre. C'est la ville ordinaire construite sans façon et sans manière par opposition à la ville classique à la française. La vallée du Gier n'a pas de ville centre mais une ribambelle de petites villes faiblement rayonnantes et sans hiérarchie entre elles. Des villes sans centre-ville. Des villes qui ne sont pas radioconcentriques ou en damier mais construites de manière linéaire. Un quelque chose de la citta per parte d'Aldo Rossi ou la citta diffusa de Bernardo Secchi, faite partie par partie, au coup-par-coup, comme ça vient.

La vallée du Gier est aussi centrifuge dans son rapport à sa campagne. Dès lors que l'on s'élève dans la vie, on s'élève dans le territoire.

Prendre son essor, c'est prendre de la hauteur, s'élever jusqu'aux villages alentours. Comme si cadre de vie et cadre de vue était intimement liés. Le Pilat fait sentir ses effets jusqu'aux portes des villes où l'on voit les lotissements populaires s'attaquer aux premières pentes. La vallée du Gier souffre de n'être pas la ville française classique évoquée plus haut. Elle aurait pu se rattraper avec le mouvement moderne en urbanisme. Elle s'y est essayée avec son autoroute précoce et ses quartiers emblématiques du Grand Pont (Rive-de-Gier) ou des Étoiles de Givors. La vallée du Gier a tout le réseau viarie dont parlait Le Corbusier dans son célèbre « schéma des 7 voies », depuis l'autoroute à vocation nationale jusqu'aux chemins de desserte des immeubles. Et pourtant, l'héritage d'une culture industrielle et d'une topographie semi-montagneuse font que le territoire s'est composé petit à petit, fragment par fragment, sans ordonnancement général, sans plan d'urbanisme. L'autoroute est arrivée après d'autres réseaux et l'urbanisme moderne n'a pas fonctionné, qui ne marche que sur la table rase. L'A47 n'a pas pu passer au large des villes comme le concevait l'architecte moderniste. Elle s'est parfois faufilée comme le serpent dans les vides laissés par les villes, le Gier, la voie ferrée. Souvent le territoire ne lui a laissé que la place pour passer, sans même une bande d'arrêt d'urgence. En retour elle a sectionné le territoire, créant une barrière infranchissable. L'A47 n'a pas eu la place d'implanter ses échangeurs de façon rationnelle et efficace. A tel ou tel endroit, il n'est possible de rejoindre l'A47 que pour aller dans une seule direction. A tel autre, il faut d'abord aller en direction de Saint-Etienne sur plusieurs kilomètres pour trouver l'accès à l'autoroute menant à Lyon. L'A47 est la « voie sacrée » reliant Saint-Etienne à Lyon. Les automobilistes ne s'y trompent pas qui ne sauraient dire pour la plupart le nom des localités qu'elle traverse... L'urbanisme moderne ne marche donc pas plus dans la vallée du Gier. Est-ce un mal ? Il est permis d'en douter. On peut légitimement douter que l'A45, prévue pour doubler l'A47 par les Monts du Lyonnais, change quoique ce soit. Pas plus que la vallée, les monts du Lyonnais ne sont une terre vierge. Ils sont densément bâtis, habités, vécus depuis des siècles.

Cette lecture, quelque peu positive, se heurte cependant à une autre lecture, plus crue, celle des étudiants, pour qui la terre de contraste est surtout une terre où s'érigent à toutes les échelles des barrières. Force est de constater que la ville industrielle a produit elle-même et en série contrastes et barrières : immeubles de rapport vs logements ouvriers, maison de maître sur les hauteurs vs cités ouvrières dans la vallée, etc. Ces contrastes ne choquaient pas grand monde tant que le récit de la ville industrielle était suffisamment fort, nourricier (le plein emploi) et partagé pour qu'il fasse sens dans toutes les parties de la société.

Dès lors que ce récit a eu besoin d'être écrit dans des livres, muséifié, labellisé, patrimonialisé, il a changé de sens et laisse alors un texte difficile à porter. Sans nouveau récit unificateur, les habitants multiplient les barrières parce que le contraste - qui était acceptable, si ce n'est désirable tant qu'on partageait un destin commun : l'industrie - devient invivable. Les habitants rentrent dans la phase d'éloignement des porcs-épics de Schopenhauer. On se met à distance de l'autre par des barrières protéiformes (digicode, murs, haies) et multiscalaires, depuis l'échelle de l'habitat jusqu'au territoire.

La vallée du Gier ne sera sans doute jamais une ville classiquement belle comme Lyon sauf à muer à coup de projets urbains, de fait économiquement inaccessibles. Elle a été industrielle mais force est de constater que cette ville là est morte et que la grande industrie telle qu'on l'a connue ne reviendra pas redonner du souffle à la vallée. Tant pis, tant mieux ? La vallée du Gier n'a peut-être pas besoin d'espace public léché, simplement de trottoirs ? Nous avons fait l'hypothèse dans cette recherche qu'une des façons de lire ce territoire et essayer de lui redonner du sens était de partir non plus d'un grand récit (l'industrie) ou de mises en récit étrangères au territoire par des projets urbains qui tous ne font que reproduire la grammaire figée de la ville classique, mais de repartir des récits de vie habitants. D'essayer de comprendre, par l'attention flottante, l'indigénisation, la relation, comment les habitants vivaient la vallée et se mettaient en projet, de vie, de famille, d'association, d'entreprise, d'école, etc. Les habitants nous ont souvent fait un même récit. Ce sont des fils et filles d'immigrés qui se demandent bien comment leur famille a fini par arriver ici. Ils évoquent cela avec un certain fatalisme. Ils évoquent ensuite une jeunesse passée à s'imaginer échapper à la vallée pour aller le plus loin possible (partir à Lyon, monter à Paris, revenir au bled). Certains le font, qui partent et puis reviennent un jour, lassés de la Côte ou de Lyon, les « partis-revenus » comme ils se nomment eux-mêmes. Ils évoquent le retour aux sources avant et surtout parce que la famille qui est restée, elle, leur manque. La vallée est alors cet endroit sans charme mais où la famille est si bien qu'elle s'est enracinée. La vallée ne devrait pas alors être comprise à travers de ses seules formes urbaines, ses espaces publics, ses infrastructures plus ou moins déficientes, mais à l'aune de ses histoires de famille fécondes. La Vallée du Gier n'existerait-elle pas d'abord par ses hommes et ses femmes ?

La Vallée du Gier serait ainsi une terre d'accueil où les hommes trouvent un refuge plus que centenaire et une forme d'intégration. Italiens au 19e siècle, Polonais, Grecs, Alsaciens-Lorrains et Kabyles de la Première Guerre, Arméniens de l'entre-deux et des années 70,

Maghrébins et Turcs des années 60, etc. C'est une terre malléable où il est possible de se recréer un peu de ce qu'on a quitté car le moindre ordonnancement de l'espace public permet de construire avec une certaine liberté son petit chez soi, depuis les maisons Castor jusqu'aux lotissements actuels. C'est aussi une terre de contraste, présentant sur un petit territoire des éléments contraires : étroitesse des rues de vallée vs largesse du paysage sur les hauteurs, flore locale (chêne, châtaignier) vs flore allogène (laurier rose, olivier, palmier), espace public tout en contrôle de soi (Lorette) vs espace public bricolé (Rive-de-Gier), rapports sociaux allant de l'amical à l'hostile, etc. Toutes ces caractéristiques historiques, culturelles, sociales, économiques, urbaines sont finalement inhérentes aux villes de la Méditerranée, et plus précisément aux villes de l'Est et du Sud de la Méditerranée : un monde de contraste, un territoire réduit et complexe où les transitions sont rapides, spontanées, brutales, invisibles, violentes... Rive-de-Gier ne serait-elle pas la plus septentrionale des villes de la Méditerranée ? ■

Chap. 4

FORMES LOCALES DE LA VILLE ORDINAIRE

Introduction

Appeler à une recherche visant à décrire la ville ordinaire (mais comment la décrire ?) suppose que ces espaces inventent et créent l'urbain contemporain. Pourtant, même si les espaces ordinaires sont présentés comme résilients, l'appel nous semble dissimuler des arrières-pensées métropolitaines : la ville ordinaire comme marges, restes non encore exploités, hinterland métropolitain. La notion d'hinterland induit le lissage et ignore les singularités des territoires, parce que perçus et pensés comme marges, évacue leur autonomie. Des rapports dialectiques utiles font pourtant encore sens - centre/périphérie, urbain/rural, populaire/bourgeois, scientifique/profane - sur lesquels nous pouvons raisonner légitimement et scientifiquement en se tenant éloigner de la doxa métropolitaine. Les travaux de la dernière décennie sur le périurbain, par exemple celui du Puca « du périurbain à l'urbain », ont considéré l'espace ordinaire comme un territoire pris dans la métropole mais mal intégré. Ces travaux peinent à imaginer d'autres hypothèses, comme celles de la coexistence ou la coopération des gens et des lieux. Une métropole pour tous ou rien ! Notre travail de terrain ne corrobore pas cette vision. Il y a une vie ordinaire à côté de la métropole. La vallée chapelet, la vallée ordinaire, fait ville ordinaire sans ordre, sans centre, sans frontière, à la fois synchrone par opportunisme, mais profondément asynchrone de la métropole par autonomie. La géographie physique à son importance et délimite sans ambiguïté la vallée du Gier. Elle impose son humeur : le climat, les crues du Gier, une esthétique paysagère, elle a permis l'industrie l'épopée et la déchéance. Elle est la cause de beaucoup

et continue d'influer sur les projets des hommes : la vallée verte le long du Gier, un projet de piste cyclable, le retour du castor à Rive-de-Gier, sa protection, les balcons convoitées par la pression immobilière des nouveaux ménages, l'élévation, la recherche du grand air pour soi, pour les siens.

Ces espaces ordinaires et silencieux peuvent-ils être observés comme un modèle singulier en résistance locale, socialement autonome ? La vallée du Gier n'explique-t-elle pas cette dialectique toujours actuelle espace ordinaire vs métropole. Nous y avons vu des capacités relationnelles à fort potentiel, de nouvelles logiques d'organisation sociale situées et réticulaires. Entre Givors et Saint-Chamond, l'ordinaire, c'est un chapelet de ville dans une vallée contraignante, où les communes se tiennent par la main sans perdre complètement leur singularité. Les routes sillonnent à l'envers des centres, vers les périphéries habitées, la maison, et où la méconnue commission départementale d'aménagement commerciale (CDAC) dont le rôle, réguler l'extension des grandes surfaces, est, dans la vallée du Gier, un accélérateur de ville ordinaire. Mais nous avons aussi observé la montée des vies individuelles « métropolitaines », l'extension du système métropolitain pendulaire dans l'espace ordinaire. Dans la ville ordinaire, les pavillons sont requalifiés en crèches par les municipalités. Là, à 6 heures bien avant l'ouverture, les scènes modernes de la ville ordinaire passent. Des mères de familles font la queue et remettent leur bébé de quatre mois sans délais, rejoignent l'intimité du cockpit de leur automobile pour l'autoroute en direction de leur lieu de travail, à Lyon et : « Si les gens ne travaillent plus ici, ils ne vivent plus ici, ils ne peuvent alors plus s'investir dans la vie associative locale » raconte un ancien responsable de la Coordination. Cela déstructure la vie associative et municipale. Les associations vieillissent, les structures ne sont pas reprises. La vie métropolitaine n'arrive pas à recréer dans la vallée des outils performants comme l'étaient, par exemple, ceux issus de la grande industrie. Ainsi, la Coordination culturelle des entreprises industrielles, aujourd'hui disparue, nous a été présenté comme un réseau majeur et autonome de la vie sociale.

Dans cette dernière partie, nous pointons et développons quelques aspects de la dialectique ville ordinaire vs métropole. Ce qui frotte, ce qui couine, tout ce qui ne s'articule que peu naturellement entre les attendus métropolitains et les modes relationnels que nous avons réellement rencontrés dans les espaces ordinaires de la vallée du Gier. ■

4.1 Dénigrement, auto-dénigrement et attachements

« **S**aint-Etienne et sa banlieue. Un pareil spectacle est la condamnation de la civilisation qui l'a fait naître. Un monde où il n'y a plus de place pour l'être, pour la joie, pour le loisir actif, est un monde qui doit mourir. Aucun peuple ne peut vivre en dehors de la beauté. Il peut quelque temps se survivre et c'est tout. Et cette Europe qui offre ici un de ses visages les plus constants s'éloigne sans arrêt de la beauté. C'est pour cela qu'elle se convulse et c'est pour cela qu'elle mourra si la paix pour elle ne signifie pas le retour à la beauté et sa place à l'amour » **Albert Camus. Carnets (janvier 1942 - mars 1951), Éditions Gallimard, Paris 1964.**

Avant même de commencer cette recherche, nous recevions les échos du dénigrement généralisé de la vallée. De toute part, nous entendions les railleries, les mauvais souvenirs, les sombres qualificatifs qui racontent un espace qui ne semble pas devoir exister. « On rentrait de vacances, embouteillages sur l'autoroute, on descend manger une pizza à Rive-de-Gier. Y a rien à regarder. Faut tout détruire et tout reconstruire ». Des sentences lapidaires et définitives de ce type sont légion et circulent dans les conversations, même très loin de la vallée. Beaucoup ont emprunté le train ou l'autoroute qui la serpentent en son creux et ils en disent un mot. Passagers réguliers, occasionnels ou exceptionnels, tous semblent faire bruisser la rumeur irrévocable de la « vallée à chier ». A bien y réfléchir, la propagation de cette condamnation y a emmené cette recherche. Faut-il jeter ces territoires si proches de métropoles gagnantes où justement la bataille des mots charmeurs fait rage ? Que produisent réellement ces ambassadeurs intrépides qui diffusent de puissantes images urbaines de

beauté, de loisirs, de culture, de création ? Dans les deux cas, dans la métropole comme dans la ville ordinaire, les propos paraissent excessifs, démesurés : si bon, si mal, si beau, si laid. « La vallée du Gier, ça n'existe pas », entendons-nous. Le déni collectif est puissant et les mots sont assassins : sale, sinistrée, misérable. Sans que nous puissions bien juger si les habitants sont lucides ou catéchisés, ils sont eux-mêmes et en permanence dans l'évocation négative de la vallée. A Rive-de-Gier, nous avons fait réaliser des cartes mentales par une soixantaine d'habitants. Leurs compilation et synthèse analytique font apparaître une redondance marquante dans les dessins recueillis. La ville est un trou noir, elle est sombre, vide et ne doit son existence qu'en négatif, face à Saint-Etienne, Lyon, le massif du Pilat ou les Monts du Lyonnais. Ces dénigrement et auto-dénigrement sont récurrents, constants, gênants aussi parce que même s'ils expriment une forme d'humour et de distance sur soi, ils sont une excuse d'être ce qu'ils sont, là où ils sont. Mais en regardant de plus près, c'est comme un triste vernis, une façade, une vitrine sociale, une manière de se raconter d'abord, à priori.

Entre étonnement et banalité du constat, nous avons découvert dans la vallée du Gier un attachement très fort des habitants. La vallée n'est pas un endroit que l'on quitte ou alors temporairement. On y revient. On y « part-revient ». L'ancrage, l'attachement, les racines y sont fort solides. Rien de vraiment surprenant, les territoires sont le fruit de structures sociales implantées quelque part, la géographie sociale le dit depuis plusieurs décennies. Certes. Mais nous en témoignons encore une fois ici par un chapelet de paradoxes, une dualité d'amour et de haine. L'attachement des habitants pour la vallée s'est presque à chaque fois exprimé entre moquerie et tendre affection, entre enfermement et foyer douillet. Cette fidélité à la vallée se dit, selon nous, d'une manière un peu différente que dans d'autres endroits souvent cités pour leur régionalisme identitaire ou leur chauvinisme, la Bretagne, l'Alsace, le Pays Basque, les Savoies, qui savent vanter les charmes de leur territoire. Dans la vallée du Gier, on y voit plutôt l'identification totale de la chair au territoire, aux lieux. La vallée est comme un tissu de familles, celles qu'on ne peut quitter, celles qui se racontent dans la glorieuse mémoire industrielle et laborieuse mémoire ouvrière ou agricole, les récits de vie et les nombreuses biographies. Cette identification transcende les générations. On peut croire que les plus anciens étaient ceux qui étaient les plus arrimés à ces lignées familiales, ces réseaux, ces communautés qui structurent le territoire, mais nous avons découvert, qu'avec des mots différents, les plus jeunes exprimaient la même chose. Les lycéens ont dit par exemple leur désir de quitter la vallée, mais pour un temps seulement. Pour les études, pour voir un peu le « reste du monde », souvent pas plus

loin que Lyon ou Saint-Etienne et que leur retour dans la vallée était inévitable. Dans tous les discours entendus et recueillis, le fait de revenir n'a jamais été exprimé comme une triste malédiction. A chaque fois, c'est un désir assumé, une joie sage. Un fort ancrage transgénérationnel, donc, parce qu'on a vu aussi des adultes, entre trente et quarante ans, revenant vraiment s'installer dans la vallée. Le retour n'est donc pas un mythe. Ils ont un nom dans la vallée, les partis-revenus. « Ça y est, on est chez nous », nous ont-ils dit. Tous ces propos esquissent des géographies très personnelles de l'attachement à cette vallée. « Maintenant, je peux mourir », disait l'une chaque fois qu'en rentrant de voyage, elle passait sous le tunnel autoroutier de Rive-de-Gier. A chacun son point de repère, sa limite, sa frontière, sa porte entre l'ailleurs et chez soi : passer le hameau de la Chabure en arrivant à Saint-Chamond, passer le centre commercial des Deux Vallées à Givors. Les circulations, les entrées et les sorties se font dans le sens de la vallée, entre Lyon et Saint-Etienne, sur les tracés de la voie ferroviaire, de l'autoroute ou de la départementale D 88. Mais les limites se dessinent aussi de massif à massif, des Monts du Lyonnais au Pilat dans l'axe Nord-Ouest / Sud-Est. « La vue se perd pas. Le Pilat, j'y vais jamais, mais ça me rassure de le voir », raconte l'une de celles revenues au pays. Les deux massifs forment la vallée et ne se comprennent qu'avec elle, et inversement.

Les relations territoriales sont un jeu à géographie variable. Par exemple, l'attachement territorial des populations immigrées, nombreuses et structurantes ici, montre encore l'apparent paradoxe de leur ancrage. Il semble polytopique, où l'ici et l'ailleurs se mêlent fortement. Les revendications identitaires et les structurations communautaires paraissent paradoxalement renforcer la profondeur des racines dans la vallée, la solidité des attaches où les histoires familiales sont encore une fois au cœur de la relation aux lieux. « Je ne peux pas quitter Saint-Chamond », « Je suis chez moi ici, c'est ma famille, c'est l'histoire de l'arrivée de mon grand-père. Toute ma famille est là. Tout le village est maintenant dans la vallée » disent quelques filles et petites-filles d'immigrés kabyles. Mourir quelque part est une belle illustration de l'attachement polytopique : les multiples associations mutualistes communautaires de rapatriement des corps dans les terres d'origines dessinent des réseaux relationnels qui structurent la vallée par l'ailleurs et, en miroir, en contrepoint, la visite des cimetières sur les premières hauteurs montre à quel point ceux venus d'autre part prennent peu à peu racines ici. L'attachement s'est donc le plus souvent montré et raconté par l'histoire des liens et des familles. Nous y avons vu une sorte d'intimité territoriale, discrète et sans ambages, qui se spatialise par l'évocation de quelques lieux vécus comme secrets : le camp de base des

rencontres lycéennes au McDonald's de Rive-de-Gier ou les « traboules », les ruelles étroites qui serpentent derrière l'Imprimerie Théâtre jusque sous le viaduc de l'autoroute, visitées comme des lieux dissimulés et confidentiels.

La coexistence de l'(auto)-dénigrement et de l'attachement ne sont pas sans conséquences territoriales. Certains sentent bien à quel point cette dualité paradoxale peut être un frein à l'ambition collective, aux desseins, à la mise en œuvre de politiques cohérentes et émancipatrices. Quelques-uns ont bien l'intuition que les mots, les récits, les rumeurs qui circulent peuvent valoriser tout comme elles peuvent achever. En fonction de leur rôle ou de leur intérêt, des acteurs tentent une réinvention programmatique de l'attachement, se désolant que la vallée soit peuplée de « gens ordinaires qui ne savent pas se raconter, ni se vendre ». Les stratégies sont différentes : changer la fable « au début, je suis obligé d'en rajouter des caisses, je surjoue tout, mais maintenant j'ai suffisamment d'anecdotes pour y aller, au début, il faut créer la légende urbaine. J'ai compris » ; ou encore nier les stigmates de l'industrie et envisager la poudre aux yeux d'équipements surdimensionnés de loisirs « et pourquoi pas un Center Parcs ? Ça attirerait... » se demande un élu. Comment faire venir à eux des gens, des investissements ? Comment donner envie ? La question en taraude plus d'un. A juste titre évidemment, tant les politiques peinent à être structurantes. Si l'attachement est fort pour les gens de la vallée, la dévaluation territoriale sert parfois de tremplin pour les parcours professionnels individuels. On note par exemple une rotation importante des cadres territoriaux ou des responsables de structures publiques ou parapubliques qui prennent un poste dans la vallée pour quelques années, le temps de justifier d'une expérience valorisable pour ensuite accéder à quelques fonctions importantes, à Lyon ou Paris. C'est sans nul doute l'un des multiples facteurs des effets de la dévalorisation territoriale. ■

4.2 Autonomies

Ce que je vois est au cœur de l'ambivalence existentielle et économiques des petits commerçants de proximité en Corée, en ce qui concerne la reproduction de leurs affaires, qui ne font pas partie des propriétés sociales que la valeur de marché peut étendre et convertir, bien qu'elles soient des fabrications culturelles politiquement et socialement appréciées. La vie de quartier et le quotidien des petits commerçants - la vraie vie du capitalisme de proximité - sont un ensemble de pratiques économiques laborieuses et précaires, et, au mieux, des pratiques de réciprocité conviviale et de vie communautaire basées sur une coréanité positive et chaleureuse. Mais dans la société coréenne, ces idées ne vont pas plus loin que la reproduction familiale ne peut les mener. Pour la plupart d'entre eux, l'aspiration à une mobilité ascendante des enfants vers les cols-blancs signifie que des pratiques et des idées autrefois incarnées deviennent obsolètes, et même pour ceux qui semblent avoir totalement adhéré aux pratiques et aux idées d'une telle vie, cela reste une stratégie de leur génération, qui ne sera pas transmise à la suivante. Même, si, dans leurs mondes de vie, les petits commerçants continuent de donner un sens

profond à leur condition actuelle et leur manière de mener leur vie - de gagner de l'argent - dans le quartier et la société coréenne. ***Antti Leppänen, Neighborhood Shopkeepers in Contemporary South Korea : Household, Work, and Locality, 2009, Research Series in Anthropology University of Helsinki, page 246.***

Il existe toutes sortes d'autonomie et de styles sociaux se référant à l'autonomie. Ces constructions anthropologiques évoluent et s'adaptent aux différents contextes géographiques et historiques. Nous voyons ici, dans cette vallée, la figure du petit, le petit commerce au sens large, en tension avec le grand, issu probablement de la figure, pourtant désormais éteinte, de la grande industrie. Il nous faut d'abord accepter l'idée que le petit commerce a rarement provoqué l'enthousiasme des élus et des aménageurs-urbanistes, sa disparition pouvant même être considérée historiquement comme le signe tout autant que le prix à payer pour la rationalisation du pays. Les partis de gouvernement ne l'ont guère défendu, leur préférant les formes plus concentrées spatialement et économiquement du grand commerce. Les élus locaux ont eux-mêmes utilisé ces grands opérateurs commerciaux pour financer leurs campagnes électorales ou des aménagements urbains. Le petit commerce n'a été reconnu que très tardivement comme un élément possible et désirable d'une modernité réflexive et relocalisée, alors que le réarrangement commercial capitalistique et urbain était, en certains lieux, déjà totalement terminé et la forme commerciale devenue mono- ou oligopolistique. De fait, il n'a guère été défendu et il a fortement régressé. Souvent, comme à Saint-Etienne ou dans les rues du centre-ville de Givors, le petit commerce a d'abord l'apparence d'un grand cimetière, d'un grand vide qu'on ne sait trop comment combler, mais qu'on n'aime pas non plus laisser à des catégories populaires ou issues de l'immigration. Le fantasme du grand remplacement et de la perte du contrôle des centre-villes secondaires est aussi une histoire de commerce et de choix économiques.

Si Givors illustre à l'excès la destruction du tissu commercial d'un centre-ville au profit d'un complexe commercial périphérique de bord d'autoroute, à 17 minutes de train de l'énorme centre-ville lyonnais, la situation de Rive-de-Gier et de Saint-Chamond est tout autre. Il nous

semble même qu'à Rive-de-Gier, le tissu commercial, au delà de son marché, peut-être affaibli, mais toujours attractif et réputé, est dense, hétérogène, en rotation importante, animé par une démarche collective de l'Union des commerçants. Ce souci d'un certain nombre de petits commerçants de faire société et d'être acteur de la reproduction de leur ville est manifeste. Il n'est pas si éloignée de la démarche de l'Imprimerie Théâtre de mise en réseau d'artisans et de producteurs, tous certainement pensés comme également contemporains : forge, vignoble, transhumance, coworking, éco-tourisme, culture, petit tissu industriel sauvé de la débandade des fermetures. Il nous semble que les chercheurs ont été instrumentalisés au sein même de cette démarche d'autonomies entrepreneuriales d'une petite économie mixte située et reliée, qui résiste à l'endormissement comme à la mort du territoire. Dans le Pilat, historiquement relié à la vallée industrielle qui l'a envahi partiellement, les acteurs de l'association Braire nous affirment « qu'on ne prend pas en compte ni les races, ni les couleurs. Le plus bel âne, c'est toujours le nôtre ; on est pas des pleurnichards dans l'association, il n'y a pas de course à la subvention. » Les retraités du CERPI, la principale association de valorisation du patrimoine industriel, très faiblement subventionnée malgré la qualité de leur travail, sont pour la plupart d'anciens techniciens, voire issus de la maîtrise. Mais leur conversation, effectivement très riche de culture territoriale et technique, voire capitalistique (certains connaissent parfaitement l'histoire des rachats, fusions, faillites des industries de la vallée, et nous la content à la manière d'un chroniqueur de BFM) nous emmène très vite vers l'évocation d'un conservatoire de fruitiers de la vallée, ou le souvenir d'un instituteur Freinet. Nous pourrions interroger la relation entre le système D, la perruque, le bricolage, le jardin et le petit commerce. Un jour, on nous rappelle « qu'il y avait l'échange, le système D, on faisait cuire nos gâteaux dans le four de la boulangerie » et certes, c'est du passé. Mais un autre jour, nous croisons une connaissance qui monte chez sa grand-mère installer une cuisine aménagée avec des matériaux récupérés ici et là. L'investissement locatif dans l'ancien, dans des zones urbaines complexes et économiquement fragilisées, voire en déprise, relève d'un même bricolage entre mirage et principe de réalité.

Pourtant, les obstacles ou fermetures locales, grevant les autonomies, sont tout aussi certaines. L'expérience associative En Rue Libre, entre 2003 et 2011, principalement à Rive-de-Gier et Lorette illustre ce qui peut sembler au visiteur un ratage fondé sur des malentendus. Les objectifs de cette association créée par de jeunes Ripagériens apparaissent assez classiques dans les dernières décennies : « créer des espaces de rencontre à l'occasion d'événements culturels très divers, de favoriser l'expression

pour tisser et re-tisser des liens sociaux entre les gens de la vallée du Gier et d'ailleurs. » Ils apportent aussi une idée peut-être neuve à cet instant de l'histoire de la vallée, celle de créer « un lieu-ressource pour nourrir nos imaginaires et [l'ouvrir] à tous ceux qui passent, aux initiatives qui nous stimulent, dans la vie locale ou ailleurs ». En associant les termes de compétences et de savoir-faire à ceux d'invention et de mélange, de musique, de vidéo, de photo, d'urbanisme, d'arts plastiques et graphiques, de bricolage, de récupération, de bons petits plats et de convivialité, de pot commun bien épicé, l'association introduit formellement (même si elle pense justement une certaine informalité) une proposition inédite qui accompagne la désindustrialisation de manière dynamique. Elle est d'ailleurs logée dans la friche Mavilor en 2007-2008, avant de rejoindre la friche des Ateliers de mécanique de la Madeleine. Peut-être est-elle pourtant davantage reconnue pour sa Gorlanchia, une dérive urbaine dans Rive-de-Gier inspirée par la geste poétique de Guillaume Roquille, ce poète franco-provençal (1804-1860) ferblantier et contestataire originaire de la ville, alors en pleine révolution industrielle. « Une des rares occasions où les associations ont réussi à la fois à se réunir et à travailler ensemble, et c'est Roquille qui a permis ça. » Mais, l'association n'est pas entendue et finit par se disloquer, par le départ de la vallée d'un certain nombre de ces jeunes gens. « Ils n'ont pas été patients, ils attendaient trop de reconnaissance ; ils ont été mal reçus, c'est vrai. » Nous entendons une certaine critique du monde associatif à leur égard. Quelque chose a été possible, un devenir qui a échoué. Du coup, nous avons aussi rencontré de la rancœur : « [je peux] vous dire que nous en avons soupé des Experts et du fallacieux projet de participation citoyenne. Il m'est difficile de ne pas garder rancœur contre toute cette technocratisation au bulldozer... Il me semble donc trop loin de mes projets actuels de vouloir continuer à Participer ! » C'est en somme la chronique d'une expérience, qui a vécu son cycle de vie, sans essaimer autant qu'on aurait pu l'espérer. De ces regrets naît aussi l'idée pour les chercheurs, que c'est la fédération de ces autonomies qui est problématique, et pas chaque autonomie pour elle-même. Et selon nous, c'est au niveau de ce changement d'échelle dans les autonomies que les politiques publiques locales ont fait fausse route ou se sont mises en route fort tard. Il y a (eu) une impasse relationnelle entre ces autonomies et les institutions.

Si les autonomies, informelles ou plus formelles, sont bien là, que nous en avons rencontrées un certain nombre et qu'en somme, il y a de la ressource et de l'énergie humaines localement, dans les différents secteurs de la vallée, sans que celle-ci apparaisse pourtant comme un lieu vivant ou que sa mauvaise réputation interne et externe ne se dissipe guère, c'est alors que l'articulation entre autonomies, représentation

politique et politiques publiques fonctionne mal. Au delà de la fascination « Faire venir les Lyonnais » et de la critique du discours métropolitain, « ces métropoles, c'est le royaume des études sans actions derrière ... perte d'initiatives dans les villages » (un arboriculteur), au delà des représentations politiques tronquées (mauvaise représentation des rurbains, « les parachutés », dans les conseils municipaux des villages des coteaux ; mauvaise représentation des immigrés et des générations suivantes françaises dans ceux des communes du fond de vallée); quels sont les chaînons manquants dans cette vallée, et cela dans les différents mondes de l'art ? Nous voyons les choses un peu à la manière du patron du café l'AS Chaumière. En septembre 2014, nous discutons avec lui au moment de payer, nous avons connu le bar avant l'été, nous sommes étonnés du changement (tout a été refait). Lui aussi. En nous racontant l'avant, il devient vite nostalgique du temps où les lycéens venaient davantage. Un âge d'or, dit-il, où le proviseur l'appelait à propos d'un élève qui manquait ou n'allait pas bien, où le CPE lui téléphonait quand un prof en retard arrivait pour que les élèves remontent vite fait. Le baby, le sirop, le panaché, la drague adolescente, la bière pour les plus grands. Maintenant les élèves ont leur foyer dans le lycée avec une cafétéria, un parking devant l'établissement, où tout se passe, ils ont des téléphones portables et les plus âgés des voitures pour descendre en ville. C'est autre chose. En réalité, le patron nous dit, et il faut l'entendre (au delà du « c'est pour la tune » d'un élève qui réagit à notre récit, le commerce, c'est le fric, mais c'est aussi la relation et le lieu de sociabilité), qu'il était à sa manière un élément du service public d'éducation et qu'il regrette ce changement.

Que de malentendus face à tant de ressources.

En quoi la recherche peut-elle réellement agir comme un échange articulé de ressources et un espace-temps de valorisation des dynamiques socio-spatiales si elle ne prend pas en compte elle-même les autonomies.

■

4.3 Modélisation sauvage : figures de l'espace et du temps

Chaque ville est unique et n'est semblable à aucune autre. [...] Et pourtant, si l'on désigne toutes les agglomérations ayant un grand nombre d'habitants et de bâtiments par le même mot « ville », c'est que l'on suppose que toutes ont un commun dénominateur, de Jéricho à Mexico, quelles que soient leurs variations temporelles et spatiales. Rien de surprenant à employer des adjectifs pour qualifier les types de villes — balnéaire, militaire, industrielle, minière, capitale ... — et à décomposer ainsi ce vaste ensemble en catégories regroupant elles-mêmes beaucoup de cas. Prendre au mot le commun dénominateur général et les dénominateurs typologiques est le pari fondateur de la modélisation. Si toute ville a une chose commune à n'importe quelle autre, on doit alors pouvoir rendre compte de cette dimension géographique minimale. Si un ensemble de villes est regroupé sous une même qualification, c'est supposer que le trait commun mis en avant peut être représenté.

Géraldine Djament-Tran et Christian Grataloup, E pluribus urbibus una: Modéliser les trajectoires de villes, revue Mappemonde 100, 2011

Le débat sur l'existence d'une société locale appelée la vallée du Gier évoluant sur le bassin hydrographique du Gier ne sera pas clos ici. Les experts locaux du territoire, ceux-là même que nous avons peut-être « capturés » dans notre dispositif de recherche collaborative, malgré et à cause de la grande masse de faits et de théories locales qu'ils manipulent, ne sont pas tout à fait d'accord entre eux et cela n'est pas pour déplaire aux chercheurs. Cette indétermination et ces porosités en rabattent un peu sur le génie du lieu et les déterminismes étroits, qu'ils soient humains ou géomorphologiques. Elles attirent l'attention sur la complexité de la construction historique des limites et des frontières dans le territoire étudié, mais aussi sur la capacité des acteurs à modifier le cours du territoire, la place et la formes des parois et des murs (pour reprendre le vocabulaire d'Abraham Moles), enfin à admettre des chevauchements, des redondances, des contradictions, des gradients et des mouvements. Toutefois, cela ne veut pas dire que les habitants n'ont pas d'intérêt à se représenter le territoire, ni de mots pour le dire, ensemble. Nous l'entendons de façon spectaculaire lors de la première session éditoriale du guide indigène de détourisme début janvier 2016 : les habitants experts y manipulent avec plaisir des figures analogiques du territoire. Celles-ci s'expérimentent comme une représentation du réel (certainement performative, accompagnant et guidant des comportements), à mi-chemin de la carte mentale oralisée (nous parlons, ensemble, sans écrire, d'organisation de l'espace dans un territoire) et du chorème situé ou éponyme (des chorèmes vernaculaires et, d'une certaine manière, identitaires). Créée dans les années 80, la table des chorèmes de Roger Brunet prétend dessiner un inventaire des formes élémentaires d'organisation de l'espace et une combinatoire de celles-ci. Cette prétention quelques années plus tard, en fonction notamment du succès médiatique, commercial et professionnel de ces objets, l'objet d'une critique radicale et véhémement de la part d'Yves Lacoste, alors référent reconnu de l'école géopolitique française. Il nous semble que les habitants experts utilisent ce jour là des figures géographiques issues d'objets historiquement connus dans la vallée pour donner un sens et une forme au territoire, en se jouant des conflits universitaires. « Chapelet » (et son accessoire clochers) et « passementerie » (croisement du fil de trame et du fil de chaîne) nous ont particulièrement intéressés. A leur manière, ils mélangent, sans trop s'en faire, géopolitique et modélisation.

Le territoire a connu une profonde influence catholique, ancienne et renouvelée par une phase missionnaire pendant la révolution industrielle, et plus tardivement encore lors du développement de la gauche chrétienne et du mouvement chrétien ouvrier pendant les Trente Glorieuses. Cette influence est toujours visible : un réseau de communautés paroissiales et

d'associations confessionnelles, une radio, un calendrier d'événements, mais aussi un ensemble de bâtiments, principalement des églises, fonctionnellement trop nombreuses, mais parfois revendiquée comme lieu identitaire par des habitants qui ne la fréquentent guère. Cela étant, c'est pour nous une certaine surprise d'entendre le mot chapelet désigner l'organisation fragmentée, quoique reliée des villes et villages de la vallée. C'est manifestement l'usage d'un mot qui ordonne et sacralise une organisation certainement bien plus confuse que la belle régularité d'un chapelet. Outre les aspects mnémotechniques (la vallée pourrait se dire et se réciter comme une liste de toponymes hiérarchisés et ordonnés le long du chapelet), nous voyons aussi la fragilité du chapelet : courbure, nœud, brisure et éparpillement des billes. Si la figure du « clocher » est venue accessoirement (un chapelet composé de clochers), elle nous a semblé recouvrir davantage la figure de la dispersion et de l'incohérence, comme dans l'expression « guerre de clochers ». Une correspondance a été établie par nos habitants partenaires avec la fragmentation spécifique des lieux de culte musulman dans la vallée, qu'ils soient reconnus et inscrits dans des réseaux institutionnels ou qu'il s'agisse de salles de prière plus discrètes et mal connues. Chapelet s'entend donc certainement oecuménique (chrétien ou musulman).

Mais la dimension industrielle des identités de la vallée est aussi mobilisée pour une seconde modélisation sauvage. Cette marque industrielle constitue aujourd'hui une réalité maintenue dans une histoire discrète, des lieux mémoires et un réseau de petites entreprises, aujourd'hui renommée par l'institution métropolitaine sous le concept d'usine du futur, laquelle serait d'une certaine manière une sorte de grande industrie dispersée (comme le Voyage à Nantes parle de monument dispersé dans une région mal dotée en grand patrimoine). Dans ce contexte, la figure de la passementerie a été utilisée par plusieurs habitants experts, soumise à discussion et validée collectivement. La passementerie est un mot devenu rare, obsolète à sa manière. Il désigne les productions en fil de toute nature utilisées en décoration vestimentaire ou architecture intérieure, une des spécialités de la vallée du Gier et de la grande région elle-même. Il est ici utilisé pour signifier, au travers d'une forme technique issue de l'autochtonie industrielle, le double sens des circulations humaines : le fil de chaîne représente l'axe économique et logistique principal de la vallée, l'axe des transits, tandis que le fil de trame représente les circulations perpendiculaires, peut-être davantage fondées sur l'habiter, les sociabilités articulées, le récit social de la vallée. La société locale appelée la vallée du Gier serait dans cette hypothèse un tissage de deux logiques inséparables, déclinée dans le chapelet urbain. L'hybridation de la figure de la passementerie avec celle du chapelet

ne pose en effet aucune difficulté. Nous voyons peu à peu comment la connaissance intime des lieux et le caractère extrêmement situé de tous les récits que nous avons croisés n'exclue nullement de percevoir l'espace et les territoires avec des catégories données à la fois pour plus savantes et plus abstraites, celles de la modélisation.

D'autres généralisations ont pu être proposées, notamment concernant la perception du temps social et historique dans le récit biographique des habitants. C'est ainsi que trois discussions collectives (avec les footballeurs amateurs, avec les spectateurs au cinéma Chaplin, avec l'association Braire) ont évoqué une forme de parenthèse enchantée et/ou de montée du désordre : il a existé un temps plus partagé dans la vallée, celui d'une certaine cohésion populaire et d'une ascension sociale possible. Ce temps partagé où les distances culturelles et ethniques, loin d'être absentes, étaient vécues au contraire dans la proximité, voire la promiscuité, est close. Ce que nous avons vécu, disent les footballeurs amateurs, nos enfants ne pourront pas le vivre, c'est fini. La ségrégation, dit une spectatrice du cinéma Chaplin, s'était un peu réduite, elle s'est reformée, elle explose. La vallée était plus polluée, c'est vrai, nous dit la secrétaire de l'association Braire, mais les choses étaient en ordre, c'était mieux. Ainsi, la crise dans la vallée nous est-elle contée sur un mode fin. Dans ces morceaux de ville ordinaire, la question de l'interculturalité est prise en charge et reliées aux autres sphères de la vie en société. De même, nous avons relevé régulièrement des indices d'une sensibilité écologique populaire dans cette vallée industrielle proche de la nature, une sensibilité paradoxale qui n'a guère de place aujourd'hui ni dans la technicisation croissante des dispositifs réglementaires ni dans la représentation politique instituée. Une forme d'écologie silencieuse ou invisible nous semble ainsi présente dans la vallée, et même dotée d'un fort potentiel.

Temps et espace sont bien modélisés dans l'espace ordinaire, tandis que les concepts réputés appartenir aux classes moyennes y sont déjà présents, peu visibles, sauvagement. ■



L'ordinaire et l'institutionnel sont les deux niveaux par lesquels l'espace relationnel s'invente. L'asymétrie des modes relationnels dans ces deux espaces est très perceptible sur le terrain et le corps joue un rôle central pour détecter cette dichotomie entre les deux types d'espace. Cette dichotomie pourrait, voire devrait, justifier à elle seule la possibilité et l'existence de démarches autonomes aux mondes institués. Dans l'espace ordinaire, la relation est simplement une marge franchissable où les activités d'écoute et de parole sont essentielles pour la dynamique relationnelle. C'est aussi l'espace des corps, là où les individus se confrontent à une présence intime avec l'autre. Cette situation construit un espace relationnel qui va se baser très spécifiquement sur la création de « zones de rencontre » qui impliquent les individus dans leur intimité et va potentiellement questionner leur identité quotidienne.

À l'inverse, dans l'espace institutionnel, le corps est dangereux, car il peut créer le lien et la relation « sans le vouloir ». L'espace institutionnel se présente donc comme une limitation normative dans laquelle les individus participent à contenir l'expression des corps et des paroles ordinaires à travers des règles fixes et stables. Les corps, le langage, les expressions sont dans des postures plus froides, les possibilités de la rencontre sont strictement conditionnées à un périmètre prédéfini où il est difficile d'intervenir et d'interagir, de bousculer, de se bousculer, de dialoguer, in fine de débattre. Ces deux espaces s'opposent et sont le produit d'une société organisée sur des stratégies d'évitement entre l'ordinaire et l'institutionnel. Observer la notion de territoire ou de métropolisation à travers cette lecture nous aide à percevoir les enjeux d'une démocratie profonde (Appadurai, 2013) capable de renouveler les impasses actuelles du faire société. Les notions de prospective, de stratégie ou de métropolisation relèvent d'un langage institutionnel. Le sens unificateur donné à ces mots, infléchissent nos représentations symboliques des géographies ordinaires. Le processus de production de la localité est ainsi capturé par la sphère politico-technicienne. Cet



effet de lissage des questions locales fait disparaître les aspérités et les trajectoires individuelles, produit une forte réduction de la diversité ressentie mais aussi des possibles, eux qui naissent de la convergence régulée et frictionnelle des autonomies des acteurs ordinaires. S'ouvrir aux géographies de l'ordinaire, c'est permettre, au delà d'une simple reconnaissance de l'humilité des disciplines, de (re)trouver des conditions d'échange fructueuses entre des acteurs également dotés en dignité, quoique tous différents.

Les effets de la recherche au delà du temps de la recherche sont difficilement mesurables, même si nous avons des bribes, des échos, des suites de projets çà et là. La matière essentielle de la recherche se constitue pour grande partie de l'impalpable, du moins des rencontres, des temps de partage, de réflexions collectives, conviviales qui auront été le cœur de notre expérimentation méthodologique : comment produire le savoir ? Qui peut en être le détenteur ? Comment faire acte ou projet (extra)-ordinaire ? Pourtant, au-delà des deux ans de recherche, nous laissons le labo numérique « voyage-s dans la vallée » dont l'existence Internet est encore assurée pour quatre ans. Il est encore parfois saisi, par les uns et les autres, pour être le support de diffusion d'une photo, d'une mémoire, d'une archive. Les étudiants, par exemple, ont pour commande de continuer à eux aussi « géolocaliser le sensible » en l'alimentant de leurs retours de terrain. L'autre promesse de départ sera tenue : la rédaction collective du guide indigène de détourisme se poursuit au-delà du temps imparti par le contrat de recherche. La parution est attendue pour le printemps 2016. D'ici là les temps collectifs d'écriture et de chapitrage s'égraineront, le premier a eu lieu le 9 janvier 2016 à l'Imprimerie Théâtre de Rive-de-Gier. La sortie du livre est prévue en septembre 2016. De ce ralentissement du rythme, nous dirions qu'il est slow science et que cette science lente à advenir n'est pas contradictoire avec des processus discontinus.

De cela nous sommes sûrs.

Comment peut-on évaluer une action territoriale qui accepte le temps long, qui s'aventure à mettre en récit les sensibilités spatiales et qui engage la parole comme vecteur d'émergence des savoirs et des projets ? Mais est-ce seulement possible ? Le nœud, la contradiction est peut-être justement là. Notre proposition méthodologique n'est pas compatible avec les dispositifs, les jauges, les mesures, les modèles que nécessite l'évaluation. Notre proposition méthodologique demande de reconnaître l'expérience pour elle-même, de se libérer des jugements imposés par les référentiels, ici métropolitains, pour à l'inverse accepter de cheminer dans l'égale dignité des gens dans la ville ordinaire ou dite remarquable.

■

Bibliographie

- Appadurai Arjun, 2013, Condition de l'homme global, Payot, 432 p.
- Babadzan Alain, 2009, « L'indigénisation de la modernité. La permanence culturelle selon Marshall Sahlins », *L'Homme* 2/2009, n° 190
- Badiou Alain, 2015, A la recherche du réel perdu, Fayard, 64 p.
- Bailly Jean-Christophe, 2011, Le dépaysement, voyages en France, Le Seuil, 432 p.
- Barbe Frédéric, Géographie de la bibliothèque mondiale, les échelles de la littérature, 2012, doctorat de géographie, Rennes 2, en ligne sur HAL-SHS,
- Bayard Pierre, 2007, Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?, Éditions de Minuit, 162 p.
- Belkacem Hadjadj (Producteur), Ouzid Dahmane (réalisateur) et Salim Aïssa (scénariste), 2010, La place [film cinématographique], Algérie, Machaho production.
- Beaud Stéphane. L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique». *Revue Politix*. Vol.9, N°35. Troisième trimestre 1996. pp. 226-257.
doi : 10.3406/polix.1996.1966. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polix_0295-2319_1996_num_9_35_1966
- Beaud Stéphane et Amrani Younès, 2005, Pays de malheur, La Découverte, 266 p.
- Benjamin Walter, 2012, Enfance berlinoise, L'Hern, 144 p.
- Biau Véronique (dir.), Fenker Michael (dir.), Macaire Élise (dir.) 2013, L'implication des habitants dans la fabrication de la ville, métiers et pratiques en question, Éditions de la Villette, Cahier Ramau n°6, 362 p.
- Bourdieu Pierre (dir.), 1993, La misère du monde, Seuil, 947 p.
- Bourdieu Pierre, 1996, « La double vérité du travail », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 114/1, p. 89-90
- Bourdieu Pierre, 1998, Contre-feux I, Liber-Raisons d'Agir, 123 p.
- Bourdieu Pierre, 1998, La domination masculine, Seuil, 142 p.

Boubeker Ahmed, 2012, Les carrefours de la mémoire dans la ville habitée. Travail d'anamnèse, commémoration, remémoration : Rive de Gier ou les revenants d'une mémoire ouvrière, Programme de recherche interministériel : Cultures, villes et dynamiques sociales, Culture / Jeunesse et Sport / CDC/ DIV / FASILD/ PUCA, 110 p.

Repéré à : http://www4.culture.gouv.fr/actions/recherche/sdx/api-url/getatt?app=fr.culture.mrt.cultures_en_ville&base=refbiblio&db=refbiblio&id=attach/boubeker_carrefours.pdf&doc=refbiblio_4e92fbd57c06

Camus Albert, 1964, Carnets (janvier 1942 - mars 1951), Gallimard, 650 p.

Careri Francesco, Walkscapes, la marche comme pratique de esthétique, 2013, Editions Jacqueline Chambon, 217p.

Cartier Marie et al., 2008, La France des petits moyens, La découverte, 324 p.

Champailler Adèlie, 2014, Portrait en Odyssée : un voyage dans la vallée du Gier, [enregistrement radiophonique], première diffusion le 17 octobre 2014, radio Panik.

Citton Yves, 2014, entretien Les Inrocks, 25 septembre 2014.

Citton Yves, 2014, Pour une écologie de l'attention, Le Seuil, 304 p.

Corouge Christian, Pialoux Michel. Chronique Peugeot. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 57-58, juin 1985. Stratégies de reproduction. pp. 108-128.

doi : 10.3406/arss.1985.2265 http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1985_num_57_1_2265

Dubet François, 1987, La galère, jeunes en survie, Fayard, 502 p.

Ellul Jacques, 1988, Le bluff technologique, Hachette, 485 p.

Flahaut François, 2014, « La vie sociale comme fin en soi. Contribution théorique au convivialisme », Revue du MAUSS 2014/1, n°43 Du convivialisme comme volonté et comme espérance, p. 221-225

Galeano Eduardo, Le football, ombre et lumière, 2014, Lux éditeur, 320 p.

Gori Roland, 2014, « Mesure et démesure », Revue du MAUSS 2014/1, n°43, Du convivialisme comme volonté et comme espérance pp. 44-46

Gonzales Viros Itziar, (2014, le 19 nov.). "Cartographie politique du changement", [enregistrement audio, festival mode d'emploi], Lyon. Sur le site soundcloud.com. <https://soundcloud.com/villa-gillet/19-11-cartographie-politique?in=villa-gillet/sets/festival-mode-demploi-2014>.

Illich Ivan, 1983, *Le genre vernaculaire*, Seuil, 252 p.

Jacomy Mathieu, (2015, 15 juin). "L'analyse visuelle de réseaux", [enregistrement vidéo], sur le site live3.univ-lille3.fr, Consulté le 19 juin 2015. <http://live3.univ-lille3.fr/video-recherche/lanalyse-visuelle-de-reseaux.html>

Jacomy Mathieu, Guitalla Franck, (ss. dir. Diminescu Dana), 2007, *Méthodologie d'analyse de corpus à l'aide de naivicrawler*. Sur le site webatlas.fr. <http://webatlas.fr/wp/share/navicrawler/Guide%20m%e9thodo%20NC%202007.pdf>

Krieg-Planque Alice, 2010, « La formule "développement durable" : un opérateur de neutralisation de la conflictualité. », *Langage et société*, n° 134, p. 5-29

La Cecla Franco, 2002, *Le malentendu*, Balland, 163 p.

"Les statistiques font-elle la loi ?", (2015 14 mai), [émission radiophonique, france culture, programme Esprit de Justice]. Entretien avec Supiot Alain, Professeur au Collège de France, Directeur de l'Institut d'études avancées de Nantes. Propos recueilli par Antoine Garapon, sur le site [franceculture.fr](http://www.franceculture.fr).

<http://www.franceculture.fr/emissions/esprit-de-justice/les-statistiques-font-elles-la-loi>

Le Gier demain, stratégie de reconversion pour un territoire en devenir, 2015, Pôle Métropolitain Grand Lyon, Saint-Etienne, Viennagglo, capi Porte de l'Isère, 53 p. Disponible sur www.cd-sem.fr

Matin Emily, 2013, *Voyage en terres bipolaires. Manie et dépression dans la culture américaine*, Éditions Rue d'Ulm, 416 p.

Marc Guillaume, « Michel de Certeau, La culture de l'ordinaire », *Médium* 2005/2 (N°3), pp. 142-153. DOI 10.3917/mediu.003.0142.

Merklen Denis, 2013, *Pourquoi brûle-t-on des bibliothèques ?*, Presses de l'Enssib, 349 p.

Michéa Jean-Claude, 2011, *Le complexe d'Orphée : la Gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*, Flammarion, 366 p.

Michon Bernard, Koebel Michel, 2009, *Pour une définition sociale de l'espace*. Sur le site koebel.pagesperso-orange.fr/pdf/Michon-Koebel.pdf

Migon Patrick, 1982, *Rock la galère. On revient toujours à Givors*, *Revue esprit*, pp. 168-173. Repéré à <http://esprit.presse.fr/archive/review/article.php?code=17451&folder=0>

Moles Abraham, 1998, *Les sciences de l'imprécis*, Le Seuil, 388 p.

Morante Daniele, 2009, *Le champ gravitationnel linguistique. Avec un essai d'application étatique - Mali*, L'Harmattan, 546 p.

Ruzé Emmanuelle, 2012, *Des réseaux sociaux à l'occupation de terrain*. *Revue multitudes*, (N°50), 96-102.

Roquille Guillaume, 1996, *Le Carnaval des gueux : conscience ouvrière et poésie burlesque, édition critique avec traduction et glossaire des œuvres complètes de Guillaume Roquille (1804-1860) en patois de Rive-de-Gier, Loire*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, édition établie et présentée par Anne-Marie Vurpas, 481 p.

Segaud Marion, 2006. *L'ordinaire des espaces quotidiens*. *Revue urbanisme*, (N°351), 60-62.

Serry Hervé, 2001, « *La littérature pour faire et défaire les groupes* », *Sociétés contemporaines*, n°44, Presses de Sciences Po, pages 6 et 7.

Sloterdijk Peter, 2012, « *Plagiat universitaire : le pacte de non-lecture* », *Le Monde*, publié le 28 janvier.

Usines : ouvriers, militants, intellectuels, 2013, *Actes de la recherche en sciences sociales*, Le Seuil, n° 196-197, 2013/1, 160 p.

« *On devrait traiter la Silicon Valley avec la même suspicion que Wall Street* » (2014, 16 oct.). Entretien avec Evgeny Morozof, intellectuel américain. Propos recueillis par Martin Untersinger. *Le monde* [article numérique], sur le site *Le Monde.fr*. Consulté le 17 octobre 2014.

http://www.lemonde.fr/pixels/article/2014/10/16/on-devrait-traiter-la-silicon-valley-avec-la-meme-suspicion-que-wall-street_4507321_4408996.html

Vincent Guy et al., 1984, *Identités givordines, processus d'identification et de différenciation culturels : autour des joutes et du rock, emblèmes et dérives*, (convention n° 676 du 23 juin 1983), Lyon, ministère de la culture, mission du patrimoine ethnologique.



VOLUME 1

Table des matières

INTRODUCTION, 7

CHAPITRE 1 - FAÇONS ET CONTREFAÇONS

Introduction, 11

1.1 Indigénisation, 14

1.2 Valeurs de l'attention flottante, 18

1.3 A propos des modes relationnels, 22

1.4 Ce que nous apprennent les contre-entretiens, 26

CHAPITRE 2 - SITUATIONS PROVOQUÉES

Introduction, 30

2.1 Le labo numérique, 32

2.2 Le guide indigène de détourisme, 35

2.3 Les midi-minuit, 40

2.4 La foot-analyse, 45

CHAPITRE 3 - LES LANGUES ORDINAIRES DANS LA VILLE ORDINAIRE

Introduction, 50

3.1 Les langues institutionnelles, 52

3.2 L'oralité, 57

3.3 Des bibliographies de la vallée, 60

3.4 Une grammaire urbaine, 66

CHAPITRE 4 - FORMES LOCALES DE LA VILLE ORDINAIRE

Introduction, 71

4.1 Dénigrement, auto-dénigrement et attachements, 73

4.2 Autonomies, 77

4.3 Modélisation sauvage, figures de l'espace et du temps, 82

CONCLUSION GÉNÉRALE, 86

BIBLIOGRAPHIE, 88

